

Abonnements par la poste :

CANADA . . . . . \$2.00
ETATS-UNIS . . . . . \$2.50
UNION POSTALE . . . . . \$3.00

LE NUMERO . . . . . 5 sous

LE NATIONALISTE

JOURNAL DU DIMANCHE

Rédaction et administration : 43, RUE SAINT-VINCENT MONTREAL

TÉLÉPHONE : REDACTION : Main 7460. ADMINISTRATION : Main 7461.

REDIGÉ EN COLLABORATION

DROIT AU BUT

Directeur: PIERRE LABROSSE

“ NOUS LES AURONS ”

Contre les Canadiens-français

diminuant. Quelques feuilles des États-Unis ont même, depuis peu de temps, publié à notre endroit des articles qui, pour n'être pas exacts dans tous les détails, — ainsi un récent article du Philadelphia Ledger, — nous donnaient passablement justice et montraient les choses sous leur vrai jour.

C'était aller trop vite. Elle dure encore, pour ne pas gronder comme elle fit il y a quelques mois, alors que, des grands quotidiens aux infimes hebdomadaires de petites villes, tous les rédacteurs américains, à quelques honorables exceptions près, nous tombaient dessus.

Qui a inspiré cet article? On ne sait. Ce qu'on sait, toutefois, c'est que l'émissaire de l'Angleterre aux États-Unis, l'homme chargé de travailler la presse américaine, de préparer l'opinion à approuver tout ce que la majorité anglo-saxonne peut faire au Canada, lord Northcliffe, a des intelligences dans presque toute la presse loyaliste des États-Unis.

Qui a inspiré cet article? On ne sait. Ce qu'on sait, toutefois, c'est que l'émissaire de l'Angleterre aux États-Unis, l'homme chargé de travailler la presse américaine, de préparer l'opinion à approuver tout ce que la majorité anglo-saxonne peut faire au Canada, lord Northcliffe, a des intelligences dans presque toute la presse loyaliste des États-Unis.

Quoi qu'il en soit, la campagne poursuivie contre nous dans les milieux américains, anglais et même coloniaux, — nous avons justement sur notre bureau, à l'heure où nous écrivons ces lignes, deux hebdomadaires anglais, The Outlook et The New Age, renfermant des articles faux à notre sujet, et même une coupure d'un journal de l'Afrique-Sud, publié en anglais et contenant des assertions malveillantes à propos des Canadiens-français et de la guerre, — commence de donner ses fruits.

N'importe quoi

La finale de l'article du Transcript cité par la Gazette de jeudi dernier est révélatrice. Cette feuille sérieuse a maintes fois publié des lettres de M. E. W. Thomson, son correspondant politique au Canada, élogieuses pour les Canadiens-français et les défendant des accusations de déloyalisme portées gratuitement contre eux. Mais elle a fait volte-face. Pour elle, nous sommes aujourd'hui un obstacle au libre développement de l'idée civilisatrice, ici. Nous empêchons le Canada de faire pour la guerre tout ce qu'il doit faire.

Il ne faut guère s'étonner de cet empoisonnement des esprits, de cette déformation des cerveaux qui font que les mêmes gens qui parlent démocratie, civilisation, défense des droits des petites nationalités, écrivent de la même plume et de la même encre que si la majorité du Canada, — si M. Borden ne gagne pas ses élections malgré toutes les mesures qu'il vient de prendre pour les voler, c'est donc qu'il aura eu contre lui une écrasante majorité, non pas le Québec seulement, — ne ratifie pas les mesures iniques de ces semaines-ci, la minorité, puissante par ses influences, son or et son contrôle de la presse, fera bien de lui infliger, si elle le peut, le traitement le plus rigoureux.

par les formules creuses des profiteurs de guerre, de leurs journaux, — ils sont aux États-Unis 30,000 nouveaux millionnaires à influencer les journaux, dit le Journal de New-York, — par les autocrates et l'oligarchie se parant du nom de défenseurs de la démocratie, de la civilisation et des intérêts supérieurs de l'humanité, ces gens crédules font chorus aux autres, ils vocifèrent plus fort encore.

La voix du Transcript devait dominer cette clameur. N'a-t-il pas à se faire pardonner, dans les milieux anglais jingoes, ses cris encore assez récents contre le traitement infligé depuis le commencement de la guerre, par l'Angleterre, aux Irlandais, contre la répression imbécile et tyrannique de la rébellion de Pâques 1916, sa propagande en faveur de l'Irlande et de ses justes réclamations, propagande qui s'est continuée dans le Transcript jusqu'à l'arrivée de Northcliffe aux États-Unis... et qui a brusquement pris fin, depuis? Il est donc normal que le Transcript donne maintenant, et très fort, de la voix contre les Canadiens-français, — comme s'il n'y avait au Canada que ce groupe à refuser de ratifier tous les actes d'autocratie et de tyrannie commis par le gouvernement Borden depuis des mois et des mois!

La campagne d'insinuations se mue en une campagne de menaces. “Faites ce que nous voulons que vous fassiez, sinon, quoi que l'on vous fasse subir, ce sera bien fait,” nous disent aujourd'hui les journaux américains inspirés par le propriétaire du Times. C'est dans l'ordre. Les menaces ont toujours réussi jusqu'ici à ce potentat. Pour obtenir ce qu'il a voulu, jamais il n'a reculé devant des manœuvres de cette espèce. Elles peuvent répugner aux gens fondamentalement honnêtes, ayant le respect de l'opinion d'autrui, la faiblesse d'être tolérants. Elles sont l'arme préférée des gens qui se sentent forts, en ce sens qu'ils ont pour eux la puissance, le nombre, le pouvoir, et que quoi qu'ils osent, ils savent qu'ils auront de leur côté, à cause de tout cela, l'approbation de la masse, toujours aussi aveugle, en quelque siècle que nous vivions, et peut-être davantage, à mesure que la fausse démocratie devient le credo de ceux qui la gouvernent.

Mais les Canadiens-français en ont vu bien d'autres. La race de soixante mille que l'on n'a pu faire disparaître avant 1800, celle d'un quart de million que les proscriptions de 1837 n'ont pu acculer à l'abdication, cette race, quoi qu'il arrive, restera. Les menaces ne l'effraient pas, pas plus que les tentatives de chantage. Et si les conseils de lord Durham n'ont pu faire que, depuis 1839, on ait réussi à l'assimiler, les manœuvres d'un lord Northcliffe n'aboutiront pas davantage; — même “la plus rude forme de contrainte que pourrait employer le Canada loyaliste pour la dominer,” selon le mot du Transcript, n'y pourra rien. Tous ces gens, quelque épreuve qu'ils veuillent nous imposer, qu'ils préparent, en seront pour leurs frais.

Nous aussi, à la fin, “nous les aurons!” Pierre LABROSSE.

D'AUTRES TÉMOINS

Nous citons l'autre dimanche des témoignages écrasants du lieutenant-colonel Adams, du chirurgien général Carleton Jones, du docteur C. K. Clarke, de l'université de Toronto, au sujet de la propagation alarmante des maladies vénériennes parmi nos soldats, dans les camps militaires d'Angleterre.

Quelques heures plus tard, le révérend M. Chown, le chef de l'église méthodiste du Canada, déclarait, après un long séjour en Angleterre, que nos soldats sont exposés à de terribles tentatives, au-delà de leurs forces, et que le gouvernement anglais devrait intervenir au plus tôt. Cela, naturellement, rencontrait tout de suite un contradicteur anonyme à Londres même, qui, sous la désignation très vague de “a responsible Canadian officer,” déclarait à la Canadian Press que rien de ce que venait de dire le révérend M. Chown n'était fondé.

Le révérend M. Chown a tout de suite, au lendemain de ce démenti absolument gratuit, écrit au Star de Toronto une longue lettre où il est dit: “Ce que je soutiens, c'est que les autorités responsables de l'administration de la loi à Londres permettent l'existence paillardes de conditions immorales telles que le peuple s'est vu dans la nécessité de veiller sur nos soldats comme s'ils étaient ses enfants. Aucun de ceux qui ont essayé de passer par certaines rues de Londres dans la soirée ne peut contredire ce que je vais écrire. Entre les dix heures et demie et onze heures du soir, quelconque fait le trajet de la gare Waterloo, par le pont Waterloo, le Strand, Trafalgar square, puis par Leicester square, Piccadilly et Oxford Circus, se fera arrêter une trentaine de fois par des femmes de mauvaise vie, quoiqu'il leur soit absolument défendu de faire le trottoir. Je n'ai pas cherché cette information, je l'ai obtenue moi-même, car, tout le long de ce trajet il faut se frayer un chemin entre les groupes de soldats et de filles qui observent le trottoir. Une partie de ces rencontres ne donne lieu qu'à un flirt plus ou moins innocent, mais, d'autre part, le reste fait oeuvre de corruption physique et morale. Ces prostituées et ces courtisanes se jouent des soldats. Londres devient ainsi un foyer de peste, une abattoir pour le massacre des âmes. Un des amoniteurs m'a raconté avoir vu dans le Regent's Park un soldat frôlant entre deux de ces filles; il tenta de l'en séparer et de le faire monter sur un autobus, mais chaque fois qu'il en venait un, les filles se jetaient au cou du soldat et l'embrassaient tant que la voiture n'était pas passée. Il réussit finalement à

le tirer de là et à le mettre dans un taxi. Le soldat avait passé de quatre à huit heures de l'après-midi avec ces femmes et elles lui avaient souri \$25. Ceci n'est qu'un cas entre cent, entre mille.”

Le révérend M. Chown cite ensuite le témoignage de sir Hamar Greenwood, celui du révérend F. B. Meyer, pasteur d'une église de Londres dans le voisinage de laquelle les harpies poursuivent leurs victimes canadiennes, celui même de sir Robert Borden admettant à une délégation à Ottawa, en juillet dernier, que les soldats et les marins canadiens ne sont pas convenablement protégés contre les tentatives de la chair, à Londres, et dans les camps militaires anglais; et il conclut par ces phrases au point: “Au nom même de l'efficacité militaire, chaque patriote canadien a le droit de demander aux autorités de Londres, sans manquer de loyalisme, qu'elles écartent dans la mesure du possible les tentatives de cette espèce du soldat canadien. Ce n'est sûrement pas trahir que de demander au gouvernement anglais de se couvrir son inertie là-dessus. Le loyalisme n'exige pas que nous léchions les crachats du gouvernement anglais. Je connais des centaines d'officiers. Il n'en est pas un qui ne désirerait pas que ses gars rencontrent une meilleure société, quand ils vont à Londres.” (Toronto Star, 18 septembre 1917, page 10.)

Peu d'heures plus tard, le capitaine-amoniteur méthodiste G. A. Garbutt, interrogé sur la moralité des soldats canadiens, par un reporter du News de Toronto (18 septembre), déclarait: “qu'il n'y a pas de raison d'être inquiet des troupes au front; mais le problème véritable, ce sont les tentatives qui attendent les Canadiens en congé à Londres”. Le News ajoutait: “Captain Garbutt could confirm every statement made by Dr. Chown and could only say they were an understatement of the case. At present, all the trouble comes from the granting of leave of absence to England.”

Ainsi donc, loin d'exagérer, d'après le capitaine-amoniteur Garbutt, le pasteur méthodiste, M. Chown, n'a pas même dit toute la vérité. N'empêche qu'il se trouve des gens pour s'exclamer, quand on aborde ce sujet dans leur entourage: “Cela est faux. Cela n'existe pas!” Ils n'ont donc jamais lu ceux-là, la lettre de Conan Doyle au Times, de Londres, ou celui-ci raconte qu'une prostituée anglaise ayant versé une forte somme (quelque cent livres sterling) à un cocher de Londres pour qu'il lui amène tous les officiers australiens qui se serviraient de lui pour les guider à travers la ville, le magistrat anglais devant lequel l'accusée comparait la remit simplement en liberté moyennant une amende dérisoire, quoiqu'elle eût reçu la visite de centaines d'officiers et de soldats australiens, grâce à la complicité de ce rabatteur.

“Ignorance is bliss”, dit le proverbe britannique. “Ignorance is crime”, pourrait-on dire aussi, après avoir lu ces témoignages terribles. P. L.

FOURNISSEURS, PROFITEURS & EXPLOITEURS



Ceux que les guerres n'ont jamais empêché de prospérer.

“Il y a 30,000 millionnaires nouveaux aux États-Unis, depuis la guerre.” — (New York Journal).

DE RACES INFÉRIEURES?

Dans une lettre de Saskatoon au Globe de mardi dernier, un journaliste de Toronto, Norman Lambert, notait que le fils d'un Mennonite allemand y a remporté les premiers prix de mathématiques, de physique et une bourse de voyage d'études, à l'université de Saskatchewan, en 1915; que le fils d'un Mennonite allemand y a remporté la médaille du gouverneur général, pour les sciences agricoles; que le deuxième, dans ce concours, était un jeune étudiant d'origine islandaise; qu'un jeune Roumain et un jeune Doukhorbor se sont classés premiers dans l'étude des beaux-arts et y ont remporté des médailles d'or.

Le dédain que trop de ceux-ci ont pour les Canadiens-français s'étend aux gens des autres races qui vivent au Canada. Est-ce ainsi qu'on pense créer ici l'unité nationale?

IL N'EST PAS PRESSÉ

Non, non, M. Rainville n'est pas pressé. Il est tellement pris par le soin d'étudier les points d'ordre au parlement, tellement absorbé par sa besogne parlementaire, — n'est-il pas le vice-président des Communes en attendant de redevenir rien du tout? — qu'il n'a pas eu le temps, depuis le 18 mai dernier, de visiter ses électeurs de Chambly-Verchères.

Maintenant que la session est finie et que les élections se préparent, M. Rainville va-t-il enfin trouver moyen de rendre visite à ses gens? Ils ont bien lu ses lettres à propos des exemptions de la conscription, mais ils aimeraient tout de même lui faire un brin de cassette à propos de cette même conscription.

ILS NE L'ONT PAS DIT

Les journaux ne nous ont pas dit, non plus que les agences télégraphiques, que mademoiselle Sidgwick, d'Angleterre, qui transmettait en Suisse les publications de M. E. D. Morel, l'auteur anglais qui fait en Europe une propagande pour la paix, et qui inspire la Union of Democratic Control, — il vient d'être condamné à six mois de prison pour propagande pacifiste, à Londres, — est la nièce de M. Balfour, du côté maternel. La Westminster Gazette du 1 septembre nous apporte cette information.

Ainsi, la nièce d'un des plus grands politiques anglais, d'un des maîtres de l'heure, risquait la prison pour travailler à la propagande en faveur de la paix à bref délai. N'est-ce pas significatif?

LE MINISTRE SÉVIGNY

Il se dit certain de sa réélection dans Dorchester. Le colonel Blondin aussi. Le député Rainville aussi. “Tous comprennent” sur la voie des soldats et sur la loi des élections de guerre pour les sortir du pétrin où ils se sont mis avec leur vote sur la conscription. Mais qui sait?

André VERBUIIS.

MOINS D'UN AN

Il y a juste deux ans, la Gazette de Montréal se déclarait “tout contre le service militaire obligatoire au Canada; elle donnait aux jingoes ce conseil, — qu'elle a été ensuite l'une des premières à écartier, — que, s'ils avaient un tant soit peu de jugement, ils s'abstiendraient de parler ici de conscription.”

On sait depuis dans quel sens la Gazette a évolué, si l'on ignore les véritables raisons du choix de M. White comme sénateur représentant un collège aux deux-tiers canadien-français.

Il n'y a pas encore un an, le News de Toronto, écrivait, — exactement le 1 novembre 1916, — dans un article intitulé “Compulsion and Recruiting,” que la conscription serait une mesure dangereuse pour le pays et l'unité canadiennes et que ce serait une erreur de vouloir l'introduire ici. Depuis ce temps, il est vrai, M. Borden a mis cette croix sur les épaules du pays en attendant de l'y clouer, et le News l'approuve de faire aujourd'hui ce qu'il condamnerait il n'y a pas onze mois.

Le News admettait d'abord qu'un referendum sur cette question démontrerait que le pays ne veut pas du service militaire obligatoire pour l'outre-mer. “Si, dans un pays exclusivement anglophone comme l'Australie, le peuple n'a pas voulu de la conscription, quel serait le résultat d'un referendum au Canada?” demandait alors le News, certain de la réponse négative qu'il donnerait aux conscriptionnistes. “Ne l'oublions pas, disait-il, ne l'ignorons pas, nous ne sommes pas un pays de langue anglaise. Pres de la moitié de la population du Canada ne parle pas habituellement l'anglais ou ce sont des gens qui sont venus au pays seulement depuis cinq ou dix ans. Il serait difficile de conscrire pour une guerre européenne même des Anglais qui ne font que commencer à être des citoyens canadiens. Pour conscrire des éléments étrangers nombreux, il faudrait des renforts de troupes venus des camps d'entraînement anglais. Quoi que disent et que prétendent les réconciliateurs et les pacifificateurs, nous ne croyons pas que l'on puisse appliquer la conscription dans le Québec.”

Si nous envisageons la situation telle qu'elle est, qui croira que nous puissions appliquer la conscription au Canada alors que les esprits y sont dans les dispositions que l'on sait? Mais il nous faut donner des renforts aux troupes canadiennes d'outre-mer. Il nous faut ajouter des dizaines de mille hommes aux armées canadiennes. Cela veut dire que nous devons pousser encore plus énergiquement le régime de volontariat, que nous devons organiser encore avec plus de soin la guerre, l'industrie, l'agriculture et mieux nous pénétrer de l'égalité des obligations de toutes les parties de l'Empire pour ce qui regarde le maintien de son honneur et de son intégrité.

C'est ainsi que le News exprimait son avis sur l'inopportunité de la conscription à la fin de 1916. C'est ainsi qu'il signalait le péril qu'il y avait de diviser le pays sur cette question, puis, disait-il le même jour, “any popular test which shows serious division of opinion in any portion of the Empire is undesirable.”

BRIN DE BON SENS

“Are we to submit to Papal rule as the basis of Canadian Unity? That is the only way that will satisfy Quebec,” écrivait il y a peu de temps la Sentinel, l'un des organes des non moins ineffables orangistes canadiens.

Le Star, de Toronto, qui n'est pas un journal catholique, et qui au surplus, s'il est moins hostile à notre province que d'autres feuilles de Toronto, ne lui rend cependant pas justice chaque fois qu'il le devrait, trouve que la Sentinel a perdu la tramontane. Il ne le lui envoie pas dire. Ainsi, lundi dernier, le Star écrivait en rédaction, sous ce titre: “Why drag in the Pope? Ceci: —

“Le pape fatigue la cervelle au Sentinel. L'unité canadienne ne dépend pas du pape. Le pape n'a rien à voir dans notre différend avec le Québec. Il n'y a pas de religion dans la question qu'il cause de la friction entre l'Ontario et le Québec. Si le Québec n'est pas enthousiaste de la guerre, c'est simplement parce que cette province est isolée, c'est aussi parce que cet isolement a des raisons géographiques en même temps que parce que les Canadiens-français sont presque tous massés dans une seule province. Pour ce qui regarde la guerre, le Kaiser n'est pas catholique et la Prusse non plus. Il n'y aurait pas eu de guerre si l'influence prédominante de l'Europe centrale eût été celle de la Bavière catholique ou de l'Autriche catholique. Il est assez déplorable que nous ayons des querelles de races au Canada. N'y ajoutons pas les querelles de religions. L'unité canadienne ne dépend aucunement de la domination d'une province, de la sujétion de l'autre, mais de l'égalité, de la justice.”

Il y a là beaucoup de bon sens. Il est à craindre, toutefois, qu'il y en ait trop pour que la Sentinel puisse tout le digérer et se l'assimiler.

Nous avons lu, il n'y a pas longtemps, la mésaventure de ce pauvre diable revenu du front, orangiste convaincu, qui partit de Hamilton, Ontario, pour aller, à la suggestion même de la Sentinel, descendre un théologien papal hissé sur l'école catholique de Montréal (Saskatchewan) et qui se mit en train de tirer des coups de revolver sur la population de l'endroit, jusqu'à ce qu'un policier l'arrêtât et qu'un magistrat le fit examiner par un aliéniste.

Il faut croire que la Sentinel ne rend pas que ses lecteurs fous et que le poison qu'elle distille lui monte à elle-même au cerveau. C'est ce que lui laisse entendre, entre les lignes, le Star de Toronto. Or, pour que les gens de Toronto en aient assez des élucubrations de la Sentinel, il faut que celle-ci soit rendue rudement loin!

André VERBUIIS.

# LES SPORTS

## DANS LA M.B.A. DES SUGGESTIONS

Après avoir mis sous les yeux des amateurs de quilles les changements qui s'imposent dans la Montreal Bowling Association, dimanche dernier, je crois devoir aujourd'hui, à la veille de l'assemblée annuelle de cette organisation, faire quelques suggestions pour le bien de ce sport d'intérieur.

La réunion de demain soir, au club-house de la M. A. A. A., rue Peel, les directeurs recevront le rapport du secrétaire sur les opérations de l'année qui vient de s'écouler et ils auront à faire le choix de leurs officiers pour la prochaine saison.

Le rapport financier ne sera sûrement pas des plus satisfaisants à la suite du vol considérable qui a été commis et les directeurs devront se demander sur qui les responsabilités devront reposer. Plusieurs ont déjà une opinion formée tandis que le grand nombre n'a même pas songé à considérer la position dans laquelle la ligue a été mise à la suite du désintéressement de l'Exécutif et à l'absence de certains officiers aux assemblées qui ont eu lieu au cours de l'année. Il est grandement temps que ces derniers s'arrêtent un moment pour prendre les intérêts de leur ligue et qu'ils inscrivent sur la liste noire les noms des officiers qui n'ont pas rempli leur devoir afin que ces personnages n'occupent plus désormais des charges dans la plus importante ligue de quilles de la métropole.

L'élection des officiers sera le principal ordre du jour, car du choix qui sera fait dépendra l'avenir de la M. B. A. Plusieurs candidats, à ce que l'on prévoit, seront mis en nomination pour les différentes charges et il importe que seuls les véritables dévoués à la cause soient élus.

Je profite de cette occasion pour réclamer justice pour les Canadiens français et pour les clubs de l'Est. Je crois — et plusieurs partagent mon opinion — que l'Est doit être traité sur un pied d'égalité avec l'Ouest et pour cela il faut que chacun soit représenté proportionnellement. L'Est fournit le tiers des équipes à la ligue et pour être traité avec justice je suis d'opinion que l'Est devrait avoir trois représentants dans le Bureau Exécutif. Aux délégués d'y voir. Qu'ils ne lâchent prise que lorsqu'ils auront obtenu ce qu'ils sont en droit d'obtenir. La ligue a besoin d'être ramifiée à son vœu et le sport des quilles devient populaire. Pour arriver à ce résultat je crois que du nouveau devrait être introduit. Par exemple, la formation des équipes, et le choix des arbitres qui sont appelés à faire observer les règles du jeu pendant les parties.

Tout récemment j'avais l'avantage de rencontrer M. Thompson, général-général du département des quilles de la Brunswick Balke Colender, la plus importante maison du genre en Amérique, et je lui faisais part de notre mode d'organisation.

M. Thompson, qui a été pendant plusieurs années président de l'Association de quilles de Chicago qui comptait 40,000 membres, n'a pas hésité un seul moment pour dire que notre système était déficient et qu'il fallait sans faute y remédier si l'on voulait populariser ce beau sport d'intérieur dans notre ville.

Je laisse la parole à M. Thompson: "A Chicago, il y a quelques années, nous avions votre système et nous obtenions les mêmes résultats que vous. La trop grande différence dans la valeur des équipes était cause que plusieurs clubs à la fin de la saison se souciaient peu de disputer leurs parties et plusieurs parties étaient perdues par défaut car ils ne pouvaient plus remporter le championnat ni se joindre avec avantage. Notre ligue perdait de son importance et les joueurs ne portaient plus aucun intérêt au jeu. Je proposai donc un beau jour aux joueurs de mon équipe qui venaient de remporter le championnat de se partager. Cette suggestion fut acceptée et chacun de nous fut chargé de former une équipe. Je pris avec moi quatre novices qui n'avaient aucun record mais qui étaient bien prêts à se dépenser sans compter afin de faire triompher leur club. Le résultat obtenu fut des plus satisfaisants car les équipes qui avaient été formées d'après un système qui limitait la moyenne des clubs au commencement de la saison lutèrent jusqu'à la fin pour décrocher la palme et le championnat ne fut-il décidé que dans les dernières parties. Ce système, nous l'avons conservé car il a eu pour résultat de rendre la course au championnat plus intéressante, d'éliminer les parties par défaut et ce qui est plus important encore c'est qu'il aida à former des joueurs. Les novices jouèrent avec un capitaine expérimenté et surveillèrent son jeu si bien qu'à la conclusion de la saison, sur les quatre novices que j'avais choisis pour représenter mon club, deux obtinrent une meilleure moyenne que moi et tous les autres débutants ont fait excellente figure dans les autres clubs."

Le même système a été adopté l'an dernier au Conseil Lafontaine des Chevaliers de Colomb. Boulianne, Blondeau, Meunier, Cardinal, Lambert, Vincent étaient considérés comme les plus forts joueurs et un règlement a été adopté interdisant à ces joueurs de se grouper ensemble et ainsi les forces ont été partagées. Cardinal figura sur l'équipe de Pierre Boulianne, Lambert et Vincent s'alignèrent sur le club de Meunier et Blondeau faisait partie d'un autre club. L'intérêt n'a pas fait défaut une seule fois et même je dois dire qu'en plusieurs circonstances l'un de ces joueurs de la classe "A" de la M. B. A. qui faisait partie des clubs des Chevaliers de Colomb préférait donner sa place à un autre joueur dans les parties du lundi soir afin de réserver sa soirée pour les parties du Conseil Lafontaine.

J'admets qu'il est très intéressant pour les joueurs du meilleur club d'une ligue de se trouver groupés ensemble mais pour les autres — et ils forment la majorité — on avouera que ce n'est pas très encourageant que de se voir trainer à la queue et cela avec une large marge derrière les autres.

Si je suis bien renseigné, il sera suggéré à l'assemblée de demain soir de former les équipes d'après le système de pourcentage pour équipe; prenons, par exemple, 870 pour classe "A", 830 pour classe "B" et 790 pour classe "C". Cette suggestion méritera d'être étudiée sérieusement car si elle est acceptée elle assurera le succès de la M. B. A.

Maintenant, une autre question qui a son importance est le choix des arbitres. Pourquoi la M. B. A. ne ferait-elle pas comme dans les ligues de crosse, de hockey, de football et de baseball? Dans ces ligues on nomme une commission d'arbitres, qui reçoivent de la direction toutes les instructions nécessaires pour bien conduire une partie et de plus ces officiers apprennent couramment les règles du jeu. Maintes et maintes fois nous avons vu les capitaines des clubs choisir un arbitre qui ignorait presque totalement les règles du jeu et ainsi plusieurs décisions erronées étaient rendues par cet officier.

Il y aura plusieurs autres changements proposés à cette réunion annuelle et il est à espérer que tous les directeurs désireux de prendre l'intérêt du sport des quilles porteront une attention toute particulière aux délibérations.

O. KOURAN.

## DAMRAU, DES MONTREAL, ARBITRERA AU SHAMROCK

L'EXCELLENT JOUEUR DES ROYALS A ÉTÉ REQUIS D'ARBITRER LES IMPORTANTES JOUTES DE DIMANCHE DANS LA LIGUE DE LA CITÉ. — ATHLÉTIQUES VS STARS. INDIENS VS CRESCENT.

Vu l'importance des parties de demain dans la ligue de la Cité, et la portée qu'elles vont avoir sur le championnat, le président Billy Innes a cru devoir retenir les services de Harry Damrau, le meilleur joueur du club de baseball Montreal, de la ligue internationale, pour officier comme arbitre dans les parties de demain au Shamrock. Il aura comme assistant Geo. Parks, qui est un des arbitres les mieux vus de notre public. Harry Damrau est l'homme pour officier dans des parties qui ont une importance comme celles de demain. Il donnera satisfaction à tous, et le public sera enchanté de le voir, lui qui a brillé d'un si vif éclat, cette année, dans plusieurs positions sur l'alignement des Royals.

Le programme de demain sera disputé dans l'ordre suivant:

- 1.30 Athlétiques vs Stars.
1.30 Indiens vs Crescent.
Nous sommes rendus au moment de la décision suprême à propos pour les trois premiers clubs de la ligue. Les Crescent et les Indiens sont sur un pied d'égalité pour la première place, tandis que les Stars les suivent à une distance d'une demi-partie. Jamais on n'a vu dans la

ligue de la Cité une course aussi contestée dans le circuit de nos semi-professionnels. Les Stars sont placés dans une position critique. Ils doivent triompher absolument des Athlétiques, demain, s'ils veulent rester dans la course. Mais, ce ne sera pas chose facile, car, batto Athlétiques avec Ric Paquette, c'est battre deux équipes à la fois, la tâche est donc formidable pour les Stars, mais, les joueurs de Cecil Hart comptent sur la présence de Rubie Cramm, leur lanceur-étoile, le plus redoutable lanceur, qui ait jamais fait son apparition dans nos murs, pour rester dans la course au championnat. Cette rencontre, la première au programme, ménage donc des surprises renversantes et des émotions en abondance.

Mais, le vrai clou de l'après-midi sera la finale entre les Indiens et les Crescent. Les Indiens et les Crescent ont fait pour la première place et leur rencontre de demain assure aux amateurs un duel d'un grandeur et d'un éclat indicibles. Nous ne pouvons effectivement à soulever le voile sur ce que sera cette rencontre, palpitante d'intérêt, sensationnelle au possible, dont l'enjeu est un championnat. Les deux clubs seront au complet et combattront avec une énergie féroce. Le score sera bas, et on peut s'attendre à ce qu'une foule énorme prenne le Shamrock d'assaut, demain après-midi. Car, personne ne voudra manquer pareilles exhibitions de baseball.

## LES IRLANDAIS AURONT UNE FORMIDABLE EQUIPE

LE SHAMROCK VEUT A TOUT PRIX TRIOMPHER DU NATIONAL DANS LA DEUXIEME PARTIE DE LA SERIE — CET APRES-MIDI A MAISONNEUVE.

Le National et les Shamrocks se rencontreront aujourd'hui à Maisonneuve dans la deuxième partie de la série qui a pour enjeu la première place et leur rencontre de demain assure aux amateurs un duel d'un grandeur et d'un éclat indicibles. Nous ne pouvons effectivement à soulever le voile sur ce que sera cette rencontre, palpitante d'intérêt, sensationnelle au possible, dont l'enjeu est un championnat. Les deux clubs seront au complet et combattront avec une énergie féroce. Le score sera bas, et on peut s'attendre à ce qu'une foule énorme prenne le Shamrock d'assaut, demain après-midi. Car, personne ne voudra manquer pareilles exhibitions de baseball.

La joute entre les Shamrocks et le National sera précédée d'une partie entre le National II et les Pacifics Canadiens, de la ligue Jacques-Cartier. Cette partie sera aussi intéressante que la seconde. Aucun amateur de crosse ne devrait la manquer.

## LA REUNION DE HAVRE-DE-GRACE

Les courses de samedi: Première course — 5 1-2 furlongs. 1. Poacher, 118, Haynes, 4.90, 3.10, 2.30. 2. George W. Avery, 110, Byrne, 3.30, 2.50. 3. African Arrow, 110, O'Brien, 2.50. Temps: 1.07 2-5. Jack of Spades, Drill Master, All Bright, Umattila, Beau Pré ont aussi couru.

## LES CONCOURS DE LA POLICE

Voici les résultats du tournoi d'automne de l'Association athlétique amateur de la police de Montréal, qui a eu lieu hier dernier au terrain de la M. A. A. A.:

COURSES 100, 200, 300, 440 et 880 verges: 1. L. Morel, 13. 2. B. Dumphy, 8. 3. R. Létourneau, 8. 4. H. Thivierge, 4.

SAUTS En hauteur, longueur, hop step and jump, longueur avec élan et volttige à la perche: 1. J. Chamailard, 11. 2. A. Boulanger, 8. 3. E. Landriaux, 8. 4. L. Pinette, 3.

POIDS 16 livres, 56 livres en longueur, marteau, poutre, disque et 56 livres en hauteur: 1. A. Durocher, 11. 2. M. Thériault, 10. 3. E. Day, 9. 4. W. Frenette, 6.

Le président, M. Grandchamp, était présent, ainsi que M. Albert Carle, le trésorier, qui agissait comme commissaires des courses.

## COURSE DE 10 MILLES POUR LA COUPE JEFFRE

Le sport des courses à pied paraît un peu négligé depuis une couple d'années. Les coureurs qui avaient très souvent occasion de concourir pour de beaux prix, pour de riches médailles, attendent maintenant en vain l'occasion de montrer leur vitesse et leurs qualités d'endurance. Nos clubs hésitent avant d'organiser des courses à pied. Ces épreuves qui représentent ce que le sport a de mieux, mériteraient d'être plus populaires. Aussi, apprenissons nous de tout cœur à l'initiative de M. Dominique Masson qui a eu l'heureuse idée d'organiser une course de dix milles pour le samedi 6 octobre. Le vainqueur de cette randonnée recevra une jolie coupe en argent, dite coupe Jeffre. Cette course est ouverte à tous les amateurs de la province. Le départ se fera rue Sainte-Catherine, coin Lasalle, Maisonneuve. Le point d'arrivée sera au même endroit. Les amateurs peuvent s'inscrire dès maintenant au soir au Café Joffre. M. Masson annonce qu'il donnera une dizaine de beaux prix.

## LES COURSES A AQUEDUCT

Résultat des épreuves disputées samedi après-midi à la piste d'Aqueduct:

Première course—7 furlongs. 1.—Wagon, 116, Robinson, 7 à 2, 6 à 5, 1 à 2. 2.—Paddy Whack, 126, Keogh, 13 à 10, 1 à 2, 1 à 4. 3.—Right, 110, McAtée, 7 à 1, 2 à 1, 4 à 5. Temps, 1.25. Peep Sight, Star Finch, May W, Viewpoint, Harry Shaw ont aussi couru.

Deuxième course—2 milles. Steeplechase. 1.—Ben Wyvis, 139, Byers, 11 à 5, 4 à 5, 2 à 5. 2.—Bele of Bryn Mawr, 144, Bush, 13 à 5, au pair, 1 à 2. 3.—The Brook, 114, Holly, 3 à 1, 6 à 5, 1 à 2. Temps, 4.10 4-5. Brooks, Archdale, Northwood, Crane O'Day ont aussi couru.

Troisième course—1 mille 1-16. 1.—Sasin, 121, Lyke, 3 à 4, 1 à 4. 2.—Douglass, 1, 109, Petz, 9 à 2, 7 à 5, 1 à 2. 3.—Star Like, 106, Schuttinger, 8 à 1, 5 à 2, au pair. Temps, 1.47 3-5. His Nibs, Wild Thyme et Kalmia ont aussi couru.

Quatrième course—1 mille 1-16. 1.—Sun Bonnet, 116, Loftus, 3 à 4, 1 à 4. 2.—Straightforward, 111, McTaggart, 6 à 1, 3 à 2, 3 à 5. 3.—Manister Toi, 107, Obert, 9 à 2, 6 à 5, 1 à 2. Temps, 1.45. Wishful et Ticket ont aussi couru.

Cinquième course—1 mille. 1.—Harvest King, 105, Troise, 16 à 5, 6 à 5, 1 à 2. 2.—Star Gage, 111, McTaggart, 5 à 1, 8 à 5, 7 à 10. 3.—Andes, 106, Petz, 9 à 5, 4 à 5, 1 à 3. Temps, 1.40. Stradivarius, Mirza et Cousin ont aussi couru.

Sixième course—5 furlongs. 1.—Irene, 114, Keogh, 4 à 1, 2 à 1, au pair. 2.—Babette, 114, Davies, 20 à 1, 8 à 1, 4 à 1. 3.—Oenone, 114, McAtée, 10 à 1, 4 à 1, 2 à 1. Temps, 1.00. Kokohi, Tea Party, Pasamena, Adèle, Queen Blonde, Continent, x—Highest, Appeal, Sunkiss, Ruthie M, x—Rustic Lass, Miss Peep, Traverse, Stamping Ground II ont aussi couru. x—Entrée Carrigan.

## DANS LES GRANDES LIGUES

Voici les résultats des parties jouées samedi dans les ligues Nationale et Américaine:

LIGUE NATIONALE Philadelphie à Chicago: 1ère partie: Philadelphie . . . 011000000—2 9 1 Chicago . . . 000100000—3 3 4 Batteries: Rixey et Kilfler; Hendryx et Dillhoefer. Boston à St-Louis: Boston . . . 0000000000 St-Louis . . . 0000000000 Batteries: Nehf et Traggesser; Meadows et Snyder. New-York à Pittsburg: 1ère partie: New-York . . . 0000001000—2 8 1 Pittsburg . . . 0000000000—1 8 4 Batteries: Nerritt et McCarty; Cooper et W. Smith. Brooklyn à Cincinnati: Brooklyn . . . 00020000—2 8 2 Cincinnati . . . 00000301x—4 7 3 Batteries: Marquard et Kreuger; Schneider et Smith. Philadelphie à Chicago: 2ème partie: Philadelphie . . . 0001200 Chicago . . . 1000000 Batteries: Oescher et Adams; Walker et Hilloefer. New-York à Pittsburg: Deuxième partie: New-York . . . 000000000—0 2 3 Pittsburg . . . 00000010x—1 1 2 Batteries: Demaree et Rariden; Ponder et Schmidt.

LIGUE AMERICAINE Chicago à Boston: Chicago . . . 000000000—4 4 1 Boston . . . 12100000x—4 8 1 Batteries: Benz et Lynn; Mays et Agnew. Détroit à Washington: Détroit . . . 003001000—4 10 2 Washington . . . 000000000—0 3 0 Batteries: Ehnake et Stange; Johnson et Ainsmith. Cleveland à Philadelphie: Première partie: Cleveland . . . 000020100—3 8 4 Philadelphie . . . 000000000—0 7 3 Batteries: Bagby et Billings; Naylor et McAvoy. St-Louis à New-York: Première partie: St-Louis . . . 100100110—4 5 1 New-York . . . 000000020—2 7 1 Batteries: Davenport et Hale; Shawkey et Nunamaker. Cleveland à Philadelphie: Deuxième partie: Cleveland . . . 0000100001—2 6 1 Phil . . . 1000000000—1 4 3 Batteries: Coveleski et Billings; Bush et Picinich. St-Louis à New-York: Deuxième partie: St-Louis . . . 0000000021—3 8 0 New-York . . . 000000000—0 4 4 Batteries: Lodermillk et Severeid; Love et Ruel.

## ASSEMBLÉE DE LA M. B. A.


L'Assemblée annuelle de la Montreal Bowling Association aura lieu lundi soir le 24 courant, à 8 heures 30, au club-house de la M.A.A.A., rue Peel.

L'élection des officiers pour la prochaine saison se fera à cette réunion.

## LOUIS CHEVROLET GAGNE LA COURSE

New-York, 22. — La course de 100 milles en automobile pour le trophée Harkness, à la piste Sheepshead Bay, a été gagnée aujourd'hui par Louis Chevrolet. Son temps a été de 54:20:28, un nouveau record américain.

Ralph De Palma est arrivé deuxième.



# LES CHAPEAUX DURS ET MOUS "MALLORY"

PORTENT L'ETIQUETTE DE L'UNION



## R. & A. MASSE

255, Ste-Catherine Est, près St-Denis

### REUNION DE LA LIGUE DE QUILLES PROVINCIALE

Une assemblée spéciale de la Ligue de Quilles Provinciale de Québec aura lieu dimanche prochain, le 30 septembre, à 2 heures de l'après-midi, au Sanatorium des Trois-Rivières.

Tous les propriétaires de franchise sont priés d'être présents, car des questions de la plus haute importance seront à l'ordre du jour.

Par ordre, X.-E. NARBONNE, Secrétaire-trésorier.

### PARC SOHMER

Ouvrert tous les dimanches

Vaudeville et attractions extraordinaires. — La musique du Parc. 30 artistes. — 3 heures et 8 heures p. m. — ENTREE: 10 sous.

### SEANCE ANIMEE AU CONGRES D'OTTAWA

Ottawa, 22. — Le congrès de matin et du travail a repris ce matin le travail de sa dernière session, en proposant la publication en brochure du rapport du comité des pensions aux vétérans. Cette brochure sera distribuée à trois mille exemplaires, dont trois mille, en français, aux soldats revenus des tranchées, afin de faire connaître nettement l'attitude des ouvriers organisés du pays à l'égard des soldats et au sujet de la conscription.

Un délégué de Vancouver, Jos. Naylor, a soulevé toute une tempête sur la question de la formation d'un parti ouvrier indépendant, lorsqu'il se proclama un industrialiste et un socialiste révolutionnaire, et comme tel opposé aux unions ouvrières. On le força de se taire et le président dut mettre une motion aux voix à cet effet.

Le délégué se leva de nouveau quelques minutes plus tard, pour opposer un démenti formel à M. G. H. Hardy, autre délégué de Vancouver, qui avait proclamé la bonne entente des ouvriers avec les socialistes; il déclara que la fédération du travail de la Colombie Anglaise avait décidé de nommer des candidats anticonscriptionnistes aux prochaines élections.

Finalement les délégués adoptèrent le rapport du comité qui favorisait la formation d'un parti ouvrier semblable à celui d'Angleterre.

### UN AUTRE PASTEUR ELEVE LA VOIX

LONDRES DEVRAIT PRENDRE DES MESURES POUR DELIVRER SES RUES DES "MORTELLES TENTATRICES".

Toronto, 22. — Le révérend J. J. Shields, ministre baptiste, écrit dans une lettre ouverte à la presse: "Nos lecteurs ont dû lire avec une certaine perplexité la dépêche de Londres dans laquelle un officier canadien responsable" caractérisé comme "absolument obscur" la remarque du révérend Chown, que les soldats canadiens éprouvaient à Londres des tentations plus fortes qu'ils n'en pouvaient supporter. "Je vous écris, ce pour dire que le suis fier de ce pour corroborer la déclaration du révérend Chown."

Sir Robert Borden, croit-on, est aussi bon observateur consciencieux que "l'officier canadien responsable", et le Dr Chown n'a fait que répéter les déclarations du premier ministre en Chambre, au mois de mai dernier. Ce qui est maintenant urgent, c'est que des mesures soient prises par les autorités de Londres pour débarrasser les rues de la capitale de l'Empire de "ces mortelles tentatrices".

## LIGUE DE CROSSE JACQUES-CARTIER

La ligue de crosse Jacques-Cartier dont la saison finira dans quelques semaines donnera aujourd'hui son meilleur programme de la saison. Le National II qui n'a subi qu'une seule défaite cette saison et qui compte dans ses rangs les meilleurs compteurs de la ligue recevra la visite du Pacifics Canadien qui le suit de près et qui a l'intention bien arrêtée de lui ravir le championnat que le National II considère déjà comme sien. Si le Pacifics réussit à arrêter la marche triomphale du National II, il aura une belle chance de répéter sa victoire deux semaines plus tard et de remporter le titre de champion. La lutte dans tous les cas sera serrée et excitante.

## DES COURSES D'AUTOS ET DE MONOCYCLETTES

Les coureurs américains qui doivent prendre part aux courses d'automobiles et de motocyclettes organisées pour aujourd'hui au Shamrock, sont arrivés hier à Montréal. En compagnie des coureurs, ils ont visité les bureaux de différents journaux, de la métropole. Il est certain que les courses d'aujourd'hui au parc Delorimier réuniront les meilleurs coureurs qui soit possible de trouver. L'aviation est trop sport pour vouloir donner au public des exhibitions qui pourraient tromper les amateurs de sport.

Laviollette songe à se retirer bientôt de la carrière sportive, mais il tient à ce que rien ne vienne ternir le grand nom qu'il s'est fait dans le

# Pour vous, Mesdames

## Lettres à une Lectrice

CXX

Dans l'église où les derniers rayons du soleil couchant dorent les vitraux et illuminent les cadres du chemin de la croix, une jeune fille prie dévotement. Mains jointes, visage recueilli, yeux voilés par les paupières aux longs cils, on dirait une madone suppliant le Seigneur qui lui accorde une grande grâce. Le chapelet reste immobile sur le prie-Dieu, mais les lèvres qui forment les mots de prière, lentement, sont l'indice que cette âme exhale vers le ciel ses oraisons les plus ferventes.

Pour qui prie-t-elle, cette jeune fille qui, depuis une heure, est là, attendant devant son Maître? Chaque jour, elle vient ainsi, s'agenouiller devant l'hôtel, toujours avec la même ferveur pieuse, la même confiance au visage; et quand elle sort de l'église, elle offre aux regards le spectacle d'un visage d'une douceur infinie où il y a de la confiance et aussi de la résignation.

Elle sort. Je la suis. Sur le perron, une autre jeune fille l'attend, qui lui tend une lettre. Sans hâte, mais d'une main qui tremble, elle l'ouvre. Elle lit, puis vite, à la hâte déjà défaillante du jour; le vent maintenant frais agite entre ses doigts la mince feuille de papier.

— "Il est encore sauf! Mon Dieu, merci!" L'entends-je dire, comme elle se tourne vers la porte du temple. — "Entrez Le remerciez," ajoute-t-elle. L'autre, — c'est sa sœur, un peu plus âgée, mais qui a le même visage doux, les mêmes yeux de lin, — l'accompagne. Et toutes deux ne sortent que comme le sacristain vient sonner l'angelus et fermer l'église.

Je sais maintenant. Cette lettre, j'en reconnais l'enveloppe, portant les signes qu'y apposent les fonctionnaires de l'armée. Elle vient d'outre-mer. Un soldat canadien l'a écrite. Est-ce le frère, le fiancé de la jeune fille? C'est quelqu'un qu'elle aime. Autrement, pourquoi cette anxiété sur son visage, ce tremblement, quand elle a pris la lettre, cette allégresse quand elle l'a eu lue, ce mouvement de reconnaissance envers Dieu, ces longues oraisons quotidiennes? Elle l'aime, qui que ce soit. Elle tremble pour lui. Elle prie pour lui. Ses pensées vont invinciblement vers lui, chaque jour. Elle ne peut rien pour le dérober au danger; mais elle sait que Quelqu'un peut tout. Lui qui tient toutes les vies dans ses mains; et c'est vers Lui qu'elle se tourne, pour qu'il préserve cette vie à laquelle elle tient tant.

Des milliers de femmes se rencontrent ainsi, chaque jour, au pied de l'autel, par tout le pays. Ce n'était pas assez. D'autres milliers y viendront, elles y vont déjà, pour demander du secours dans la crise que traverse le pays, la certitude que Dieu, si la guerre leur prend un des leurs, leur rendra vivant; à celles qui vont demander la vertu de résignation se joignent déjà des milliers de mères et de fiancées qui voudraient peut-être l'impossible et qui craignent, pour demain, la lettre ou la dépêche fatales marquant d'un trait de sang la fin d'une toute jeune carrière, d'un rêve précocement brisé.

PAULE MANCÉ.

## LA GRAPHOLOGIE AU NATIONALISTE

**SON ENFANT.** — La réserve est extrême; elle est timide, un peu défiante et fermée comme un parapluie dans son fourreau. La volonté est forte, ferme et précise; elle a des entêtements raides, souvent désagréables. Elle a du bon sens et un sens pratique utile. Le cœur est bon et capable d'affections profondes, mais elle n'est pas du tout démonstrative et elle cherche à cacher toute sa sensibilité. Pas de vanité; je trouve, au contraire, de la modestie et de la simplicité.

**JEAN O. B.** — Cela veut dire de l'original et non de la copie. Attendez patiemment votre tour.

**PIERRETTE.** — Vive, un peu bavarde, spirituelle et gaie, Pierrette n'a pas encore un jugement bien formé; elle manque de réflexion et de pondération. La disposition à exagérer ses impressions, une imagination qui favorise le rêve et l'illusion doivent être surveillés si Pierrette vise à devenir une personne sérieuse. Bonne, sensible, affectueuse, elle est remplie de confiance en elle-même et dans les autres. L'optimisme est marqué.

Pour une petite personne qui aime tant à parler, elle garde bien ses secrets, et pour les mieux cacher, elle peut même dire des mensonges. Et cependant, en général, elle est sincère. L'activité est capricieuse. La volonté est suffisante; elle a assez de décision et de fermeté, mais pas de persévérance. Humeur mobile, sautes brusques. Un grain de coquette, petites vanités de jeune fille. Beaucoup de fraîcheur, de jeunesse et de naïveté.

**GAILLARD.** — Esprit positif, clair et pratique, étranger aux subtilités et aux complications et refusant de s'y arrêter. Il est droit, sincère, bon. Il tient à ses habitudes jusqu'à en être routinier.

Très simple il ignore toutes les formes de la vanité et de la prétention, en y regardant de près pourtant, je lui trouve un orgueil un peu susceptible.

La volonté est modérée et précise. Il sait ce qu'il veut et il le fait sans tapage, sans discussion, tout doucement et sans s'occuper des autres; il les laisse dire. Il serait disposé à critiquer et à grogner un peu que je n'en serais pas surpris. Activité égale — courage — bon sens, beaucoup de jugement et pas l'ombre d'imagination.

**GARMEN.** — Très jeune. Imagination gracieuse, rêverie et fantai-

sie. Gracieuse, bonne et tendre, elle a le charme des êtres jeunes et naïfs qui ne soupçonnent rien des duretés de la vie et de la laideur du mal. Active, adroite, pleine d'initiative et de confiance en soi. La volonté est forte, indépendante et autoritaire. C'est une énergique qui n'a rien de raide et qui sait faire les concessions habiles sans renoncer à sa volonté. Droite et sincère.

Le jugement sera excellent; elle observe finement, sait réfléchir et conclure très juste pour son âge. Simplicité charmante qui exclut la vanité à un degré rare chez une jeune fille.

Jean DESHAYES

## RECETTES

### SOUPE AU LAIT

Faites bouillir, salez ou sucrez votre lait; versez-le sur des tranches de pain et servez.

### PIGEONS A LA BOURGEOISE

Videz et échaudez vos pigeons; tressez-leur les pattes en dedans; faites-les ensuite dégorger et blanchir un moment, et retirez-les à l'eau fraîche; mettez-les dans une casserole entre deux bardes de lard, avec du consommé et un bouquet garni; lorsqu'ils seront cuits, dégraissez leur fond, et jetez-le dans une espagnole, que vous ferez clarifier et réduire à consistance de sauce.

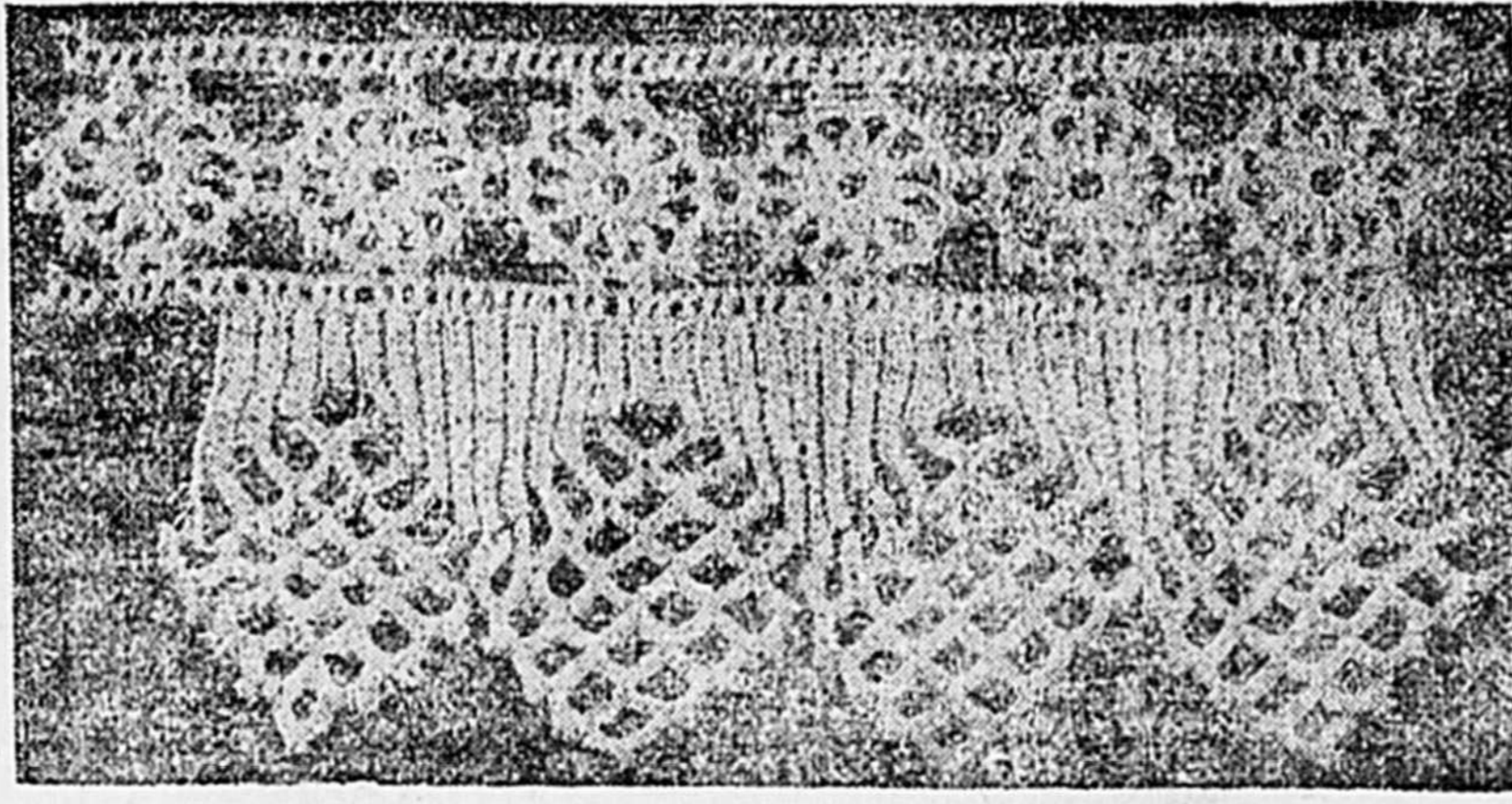
### ESTURGEON EN RAGOUT

On pêche, on enlève la peau, on le coupe par morceaux, les roulant dans la farine avec poivre, sel et clous; on les fait rôtir dans le beurre couleur d'or; puis on ajoute de l'eau au moins un pouce au-dessus du poisson, avec thym, persil et oignon. Prétez-y attention pour retirer les morceaux de bon ordre.

### CHARTREUSE DE POMMES

Vos pommes étant pelées et vidées, coupez en branches arrondies, mettez ces tranches de pommes dans du sucre clarifié, auquel vous aurez joint le jus d'un citron. Quand elles auront jeté quelques bouillons, retirez-les et laissez-les égoutter; faites réduire en marmelade les débris de vos pommes, que vous aurez mis dans le sucre clarifié; après cette préparation, bœurrez un moule, disposez avec goût, dans le fond et sur les côtés, vos tranches

## CROCHET



### DENTELLE TREILLIS

Ce joli modèle est fait avec du coton très fin, la dentelle est faite en deux parties.

Les petites étoiles sont exécutées séparément puis attachées à la dentelle lorsqu'on fait de celles-ci une longueur suffisante.

### DENTELLE

17 m. en l'air, tournez, 17 1-2 br. sur les 17 m. en l'air, tournez; 17 1-2 br. dans celle du rang précédent 1 m. en l'air, tournez, 15 1-2 br. (laissez les 2 dernières) 1 m. en l'air, tournez 15 1-2 br. 1 m. en l'air, tournez; 13 1-2 br. 1 m. en l'air, tournez; 13 1-2 br. 1 m. en l'air, tournez; 11 1-2 br. tournez 11 1-2 br. 1 m. en l'air, tournez; 9 1-2 br. tournez; 9 1-2 br. 1 m. en l'air, tournez; 7 1-2 br. tournez; 7 1-2 br. 1 m. en l'air, tournez, puis faites encore 7 1-2 br. après lesquelles vous ferez 8 m. en l'air. Allez saisir le point à la fin de la rangée de 9 1-2 br. tournez, faites 5 1-2 br. sur la chaînette; 7 m. en l'air, tournez, allez saisir le point à l'extrémité de la rangée de 17 1-2 br. 5 1-2 brides sur la chaînette, tournez 7 m. en l'air. Attachez au dernier point de la rangée de 13 1-2 br. tournez 5 1-2 br. sur la chaînette, 7 m. en l'air, tournez, attachez au dernier point des 15 1-2 br. tournez 5 1-2 br. sur la chaînette 7 m. en l'air, tournez, attachez à la dernière des 17 1-2 br. 5 1-2 br. Sur la chaînette 1 m. en l'air, 5 1-2 br. dans l'arceau suivant, répétez cela 3 fois; 2 1-2 br. de plus, faites alors 7 1-2 br. sur le rang précédent 1 m. en l'air, tournez, 9 1-2 br. 3 m. en l'air, tournez, attachez le point dans une des m. en l'air de la rangée précédente d'arceaux, 5 1-2 br. 7 m. en l'air, attachez au suivant 5 1-2 br. répétez encore 2 fois 7 m. en l'air, attachez à la 5e 1-2 br. de l'arceau du rang précédent 3 1-2 br. 1 picot, 5 m. en l'air, attachez à la dernière 1-2 br. encore 3 1-2 br. 1 m. en l'air, 5 1-2 br. m. en l'air, 5 1-2 br. dans l'arceau suivant, répétez encore 2 fois; 7 1-2 br. 9 1-2 br. 1 m. en l'air,

11 1-2 br. sur les points précédents 8 m. en l'air, tournez. Attachez à la première m. du rang précédent, 5 1-2 br. 7 m. en l'air, attachez à la 1 m. 5 1-2 br. répétez encore 2 fois, 7 m. en l'air, attachez à 1 m. à la pointe du 1er arceau, 3 1-2 br. 1 picot, 3 1-2 br. 1 m. en l'air, 5 1-2 br. 1 m. en l'air; 5 1-2 br. tournez 2 fois, 7 1-2 br. 11 1-2 br. tournez 1 m. en l'air, 13 1-2 br. 8 m. en l'air, procédez comme pour les rangs précédents, au rang suivant il faudra revenir par 5 1-2 br. procédant comme auparavant mais en revenant en arrière pour remplir 5 arceaux avec des 1-2 br. Il faut faire un picot sur la 3e des 5 1-2 brides, revenez par 17 1-2 br. A la base de la dentelle.

1er rang — Faites 1-2 br. etc. 1 m. en l'air, 1-2 br. dans le bord en passant toujours 1 rangée de 1-2 br. 2e rang — 1 br. sur chaque m. en l'air du tour précédent avec 1 m. en l'air entre les br.

### ETOILES

12 m. en l'air fermées pour former le rond; 24 1-2 br. dans le rond, fermez; 3 m. en l'air 1 m. dans le point suivant, 1 m. en l'air :::

Faites 1 d. br. obtenue en jetant 2 fois le coton sur le crochet, piquez le coton dans la 3e 1-2 br. lirez-le par ce point, un jeté, piquez le crochet dans la 1-2 br. suivante tirez à travers ce point, un jeté, tirez le crochet à travers 2 points, un jeté, tirez le crochet à travers le reste, 3 m. en l'air, répétez depuis :::

Après les 3 dernières m. en l'air, passez à travers la 3e m. chaînette des 9.

Faites 5 1-2 dans, chaque trou avec un picot sur la 3e.

Attachez 2 picots à la base de la dentelle 2 picots à 2 autres de l'étoile suivante et ainsi de suite. Quand toutes les étoiles sont placées, terminez par des rangées de m. en l'air; 4 d'un picot à l'autre et 12 jusqu'au picot de l'étoile suivante.

Dernière rangée 1 br. 1 m. en l'air, passez 1 m. 1 br.

## GENS POLIS

L'autre jour, une feuille de Toronto, — le *Telegram*, un des journaux les plus imbécilement fanatiques du Canada, — écrivait à propos d'un bout de discussion en français, aux Communes: *The Quebec members started to jabber like a lot of poultry.* — c'est-à-dire: "Les députés du Québec se mirent à piailler comme toute une basse-cour". L'expression était élégante et polie, à l'endroit de l'une des deux langues officielles du parlement, que l'imbécile correspondant ne comprend certes pas, pas plus, du reste, que le rédacteur-en-chef du *Telegram* qui a laissé passer cette insulte.

Le *Globe* qui, d'habitude, ne nous aime pas plus qu'il ne faut, en a eu assez de cette inepte phrase, puisqu'il la signalait l'autre matin dans ses notes de rédaction écrivait: "Si ce correspondant ne peut comprendre la langue française, que n'essaie-t-il au moins d'imiter la politesse canadienne-française?"

La note est excellente. Mais faut-il s'attendre de trouver de la politesse chez l'auteur de la phrase du *Telegram*?

## TOUJOURS DE L'AVANT

Le goût du vrai beau s'est grandement développé chez les nôtres. La décoration de l'intérieur des maisons à Montréal a depuis quelques années fait de réels progrès. Nous avons des décorateurs canadiens qui se sont révélés de véritables artistes. Nous mentionnerons M. DesRosiers, dont les travaux exécutés dans les maisons de plusieurs Montréalais sont des chefs-d'œuvre. M. DesRosiers a su par sa persévérance et son savoir s'assurer une clientèle nombreuse pour laquelle il se dévoue constamment. Dans l'intérêt de sa clientèle il a transporté son atelier dans un local plus grand, au No 478 Saint-Denis, près Sherbrooke. Vous y trouverez un assortiment complet de toiles et accessoires; tout ce qui concerne l'ameublement et la décoration intérieure des maisons, ce qui comprend l'ébénisterie, le rembourrage des meubles, la tenture murale, la draperie, l'encadrement, etc.

Bien décorer l'intérieur de sa maison n'est pas nécessairement dispendieux; il s'agit d'y mettre du bon goût.

Une visite à l'atelier vous convaincra.

Dessins et devis fournis gratuitement et avec empressement (réc.)

Le NATIONALISTE publie chaque dimanche un feuillet des plus intéressants. Le lisez.

## L'HISTOIRE DE MON CATARRHE

SIMPLE EXPLICATION  
Sans appareil, inhalation, onguent, lotion, drogues nocives, fumée ou électricité

### GUERIT DE JOUR ET DE NUIT

C'est un procédé nouveau, une innovation absolue. Pas de lotions, d'applications d'onguents ou de crèmes dont la senteur évoue le spectre de la maladie, pas de tracteur de bacilles ou autre appareil similaire, rien à fumer ou à respirer, pas de traitement à l'aiguille, de frictions ou d'injections; pas de traitement à l'électricité, par vibration ou par massages. Pas de poudre, de tartre romain; nul séjour



à la maison, rien de tout cela. Un procédé nouveau et inédit, quelque chose de délicieux et hygiénique, dont le succès est instantané. Tous n'avez pas à attendre ni à languir tout en dépensant beaucoup d'argent. Vous pouvez vous guérir en une nuit — et il ne fera un plaisir de vous dire comment, — gratuitement. Je ne suis pas un médecin et ce secret n'est nullement un soi-disant ordonnance de médecin; mais je suis guéri, mes amis sont guéris et vous pouvez l'être à votre tour. Vous souffrirez disparaîtront sur le champ et comme par enchantement.

**Je suis guéri — vous pouvez l'être**  
Mon catarrhe était sale et dégoutant. Il me rendait malade. Il minait ma santé et affaiblissait ma volonté. Mes grillonnements, ma toux et mes crachats me rendaient impur à tout le monde; mon haleine fétide et mon état général faisaient que même mes chiens m'évitaient secrètement. Je ne goûtais plus les charmes de la vie, mes facultés s'affaiblissaient. Je souffrais à chaque moment, quelle dégraisait lentement mais sûrement ma santé.

Mais je trouvais enfin une cure et je suis prêt à vous la faire connaître gratuitement. Écrivez-moi tout de suite.

**NE RISQUEZ QU'UN SOU**  
N'envoyez pas d'argent, mais seulement votre nom et votre adresse sur une carte postale. Dites: "Cher Sam Katz, je voudrais s'il vous plaît me dire comment vous avez guéri votre catarrhe et comment je puis guérir le mien." C'est tout ce que vous devez dire; je comprendrai et vous enverrai aussitôt des renseignements complets et gratuits. Ne retardez pas. Envoyez une carte postale ou écrivez-moi une lettre dès aujourd'hui. Ne songez pas à tourner cette page avant d'avoir demandé ce merveilleux traitement qui peut produire sur vous ce qu'il a produit sur moi.

SAM KATZ, Chambre D.O. 1157  
142 rue Mutual, Toronto, Ont.

## NOUVELLE SOCIÉTÉ D'OPERA-COMIQUE

Le public montréalais, amateur de bonne musique, sera heureux d'apprendre qu'une nouvelle société vient de se former. Cette société a pour nom: la Société nationale d'opéra-comique.

Son but est de donner occasion aux jeunes artistes de cultiver le talent et les dispositions qu'ils possèdent avant pour l'opéra-comique. Ce n'est ni plus ni moins, que la correction des soirées de famille, mais sur un plus grand pied. Si l'œuvre réussit, ce qui est plus que certain, cette société aura doté Montréal d'un opéra-comique exclusivement canadien.

Voici le résultat des élections: Président, M. Honoré Vaillancourt; directeur artistique, M. Arthur Laurendeau; trésorier, M. A. Carlier; secrétaire, M. Arthur Lapierre; régisseur, M. J.-Ed. Marchand; ass-régisseur, M. S. Alarie.

## Avis aux abonnés

Faites remise par chèque payable au pair à Montréal, par mandat-poste, par mandat de banque ou par mandat de messageries; et si vous ne pouvez vous procurer rien de cela, envoyez votre argent par lettre recommandée. Tout argent ainsi transmis l'est aux risques de l'envoyeur.

Afin d'être sûr d'obtenir leur journal régulièrement, les abonnés qui veulent faire changer leur adresse doivent donner leur ancienne adresse aussi bien que la nouvelle, qui peut être modifiée sur demande de l'abonné aussi souvent qu'il le désire.

Le Devoir ne fournira pas gratuitement d'anciens exemplaires du journal remontant à au delà d'une semaine de la date de leur publication.

Adresses de tous les lettres et dépêches d'affaires à l'Administration du Devoir, Montréal. S'il s'agit de nouvelles ou d'articles ou de communications au public, il faut adresser au Devoir, à Montréal, Rédaction. Les manuscrits non insérés ne sont jamais rendus.

Le Devoir ne fournira pas gratuitement d'anciens exemplaires du journal remontant à au delà d'une semaine de la date de leur publication.

Adresses de tous les lettres et dépêches d'affaires à l'Administration du Devoir, Montréal. S'il s'agit de nouvelles ou d'articles ou de communications au public, il faut adresser au Devoir, à Montréal, Rédaction. Les manuscrits non insérés ne sont jamais rendus.

## VOUS L'AVEZ?

Il y aura des élections générales ces mois-ci, c'est très probable. On y parlera conscription. On y parlera aussi de la cherté de la vie. Vous avez lu, pour vous renseigner à ce sujet, la brochure de M. Georges Pelletier, *Tout est cher... Pourquoi?* avec préface de M. Edouard Montpetit? Non? Il vous est encore possible de vous la procurer, au prix de 25 sous l'unité, frais de port compris. Adressez votre commande à l'auteur, au Devoir, avec remise, ou achetez-la dans n'importe quelle bonne librairie de la province. Toutes la vendent.

## AVIATEUR TUÉ

Mont Clemens, Mich., 22. Vilbur D. Mong, cadet aviateur de Cleveland, s'est tué cet après-midi, à la suite d'un accident d'avion qui a eu lieu au camp d'aviation du gouvernement, ici. On dit que l'accident est arrivé alors que le jeune Mong essayait de bloquer la boucle. Il aurait évolué très près de la terre et son avion a capoté.

## INONDATION DESASTREUSE

Presidio, Texas, 22. — La partie la plus basse de Presidio a été inondée et plusieurs maisons ont été englouties dans les flots. Les eaux de la Rio Grande ont commencé d'envahir la ville hier. Le major Parker, commandant les troupes américaines, a soulagé des familles éprouvées par le désastre.

NE REMETTEZ pas à demain...  
Achetez dès maintenant votre chapeau

## "Borsalino"

Nous en avons reçu un assortiment des plus variés.

Nous tenons aussi en magasin les autres marques en vogue: "Wolhausen", "Maltory", "Stetson".

MERCERIE

Tout ce que vous voudrez en mercerie nous l'avons.

**MORIN & FRERE** Les chapeliers connus  
7-est, rue Ste-Catherine  
près Saint-Laurent.

## AMEUBLEMENT, DECORATION

Meubles faits sur commandes, et meubles antiques réparés. Draperies, Coussins, Housées, Etc. MEUBLES DE STYLES IMPORTÉS Sièges de tous genres

**Armand Des Rosiers**  
Tapisserie, Ebénisterie, Décorateur  
478, RUE SAINT-DENIS, MONTREAL  
Tél. Est 4090

## PORTEZ-EN UNE SUR VOUS

UNE PLUME-RESERVEUR REND TOUS JOURS DES SERVICES INCALCULABLES

NOUS EN AVONS DE TOUTES SORTES ET DE TOUTS PRIX A l'Agence spéciale

**J. H. ROBERT**  
1185, RUE SAINT-DENIS, ANGLE MONT-ROYAL  
Tél. Saint-Louis 811-2999

## Des institutions religieuses

Nous sollicitons les commandes d'impressions. Pour la production de Brochures, livres, annuaires, prospectus, palmarès, etc.

Il n'y a pas d'autre ATE-LIER qui puisse donner un meilleur service et à meilleur compte.

## Notre personnel

est composé d'experts en art typographique. Notre matériel est de tout premier ordre. Avant de faire exécuter vos travaux d'impressions, consultez-nous.

## L'Imprimerie Populaire (limitée)

Éditrice du "Devoir" et du "Nationaliste"  
43, RUE SAINT-VINCENT.

## L'INTERVENTION AMÉRICAINNE

A Montréal, cette brochure est actuellement en vente, en même temps qu'aux bureaux du Devoir, dans les librairies suivantes: Granger Frères, 43-quest, rue Notre-Dame; Languevin et L'Archevêque, 31-ouest, rue Notre-Dame; Pineau, 280-est, rue Rachel; Saint-Louis, 288-est, rue Sainte-Catherine; Gariépy, 1123-est, rue Rachel; Deom Frères, 251-est, rue Ste-Catherine; Beauchemin, 79, rue Saint-Jacques; J.-A. Lacroix, 1913, rue Notre-Dame-ouest. Aux Etats-Unis, s'adresser, pour

## Coupon graphologique

## Esquisse graphologique de JEAN DESHAYES,

— AU —

## "NATIONALISTE"

23 SEPTEMBRE 1917 (Bon pour un mois)

Un coupon valable et 25 sous en timbres-poste doivent accompagner chaque envoi.

Tout manuscrit doit être à l'encre, sur papier non-rayé. Ne pas envoyer de copie.

Adressez: Jean Deshayes, le "Nationaliste", Montréal.

Berceuse rustique

Les bois ne chantent plus, la lumière décline. L'air qui vient de la plaine est un air étouffant.

D'une grande douceur le vent du soir inonde Les forêts, les vallons, les coléaux parfumés.

Laisse le grain doré, laisse la gerbe en flamme Envelopper ton front de leurs rayons touchants;

Endors-toi, mon enfant. Au loin la vieille terre Chante pour appeler l'effort des jeunes mains:

Dors, mon bel ange blond, ô ma joie éternelle. La nuit l'apportera des rêves bien-aimés.

BLANCHE LAMONTAGNE.

LE CRIME ET LA GUERRE

Ce qu'a été la moralité pendant la guerre

La Libre-Parole (Paris), 19 août dernier, publiait sous ce titre une brève étude qui fera réfléchir ceux qui s'intéressent aux multiples aspects de la guerre.

Le sujet indiqué par ce sous-titre est des plus délicats. Loin de nous la pensée de vouloir l'étudier à fond et en décrire tous les aspects, surtout dans un article de journal.

L'auteur ne parle que des crimes "civils" si on peut dire en faisant remarquer en outre que "la proclamation de l'état de siège avait entraîné la dévolution aux conseils de guerre, qui furent bientôt installés au Palais de Justice, de toute une série d'affaires qui eussent été, en temps normal, de la compétence des juridictions civiles."

Il y a d'abord les femmes. La proportion de celles qui ont comparu aux assises, qui n'était que de 11 pour cent en 1913, s'est élevée à 24 pour cent en 1915 et à 33 pour cent en 1916.

Il est évident qu'en séparant — et pour une aussi longue période — l'homme et la femme unis par les liens du mariage, je ne veux parler que de ceux-là qui se sont soumis les époux à une rude épreuve.

Conduite énergique de Coursol lui mérita les félicitations de tous les honnêtes gens et surtout celles de l'honorable M. Blake, père de l'honorable Edouard Blake.

comprendraient encore si elles ne s'exaltaient. Mais ce qui apparaît plus grave, parce que c'est l'indice d'une corruption plus délicate et plus générale, c'est le cynisme affiché et voulu qui fait que ces hommes n'ont entre eux que propos grossiers et orduriers.

Excitées par les conversations lascives, exaspérées par la privation, les passions n'avaient plus aucun frein quand ces hommes trouvaient la possibilité de les satisfaire, à l'arrière, au repos, en permission, à l'occasion d'un stage, etc.

Plus à l'arrière, dans certaines villes de la zone des armées habitées en même temps par une population civile encore compacte et par une population militaire composée principalement des états-majors et de formations spéciales, que se passe-t-il? Des choses dont ceux qui n'ont pas été témoins ne peuvent se faire une idée.

Les mobilisés de l'intérieur qui n'ont pas même les excuses que certains ont invoquées pour ceux du front, ont-ils eu une attitude plus digne, une conduite meilleure et plus loisible? Pour ceux-là encore, au dire de nombreux témoins, la moralité a bien failli à désirer.

Comment la Patrie n'a-t-elle pas pensé à donner à ses lecteurs la biographie et la généalogie de Girard et de ses ascendants? On ne s'explique pas cet oubli d'un journal "aussi entreprenant" que la Patrie.

En tout cas, la Presse, elle, y a pensé. Aussi publiait-elle à deux heures, mercredi après-midi, la généalogie des ancêtres de Monette alias Girard.

La Patrie du même jour publiait deux photographies, mises sous presse vers une heure et demie de l'après-midi, portant cette double légende, inventée pour épater le "lecteur exclusif": "La trêve centrale telle qu'elle apparaissait vers dix heures, ce matin..."

Or, ces clichés que la Patrie donnait comme étant des photographies prises le même jour n'étaient que des photographies truquées, maquillées par un photographe plus soucieux de plaire à M. Tardieu que de respecter la vérité.

Il y a tout de même eu quelques "lecteurs exclusifs" pour croire que c'est arrivé et que la Patrie a donné des vraies photographies de la mise en place de la trêve centrale du pont, à Québec, lundi dernier!

LES LETTRES DE FADETTTE Le troisième volume des lettres de Fadette se vend, en librairie ou au Devoir, 50 sous l'unité, 55 sous par la poste.



Ces hommes vous aideront dans la décision

Etes-vous sujet à être appelé pour le service militaire suivant la loi de la Milice?

La réponse à cette question vous sera facilitée sans retard.

Rappelez-vous que la première classe qui sera appelée inclut seulement les hommes âgés de 20 à 34 ans, inclusivement, célibataires ou veufs sans enfants.

On a maintenant établi des Bureaux Médicaux par tout le Canada. Ces bureaux examineront, gratuitement et sans obligation, tout homme désirent être examiné quant à son aptitude physique pour le service militaire.

Il est important pour vous d'obtenir cette information aussitôt que possible. Un certificat d'incapacité, donné par un Bureau Médical, vous rendra exempt de toute responsabilité sous la Loi du Service Militaire n'importe quel Tribunal d'Exemption.

De manière à pouvoir envisager votre avenir avec certitude, rendez-vous à un Bureau Médical aussitôt que possible et assurez-vous si vous êtes ou non éligible.

Emis par Le Conseil du Service Militaire.

AU TEMPS DE LA FONTAINE

Les troubles de Montréal en 1849

Nous détachons de La Fontaine et son temps, de M. A. D. DeCelles, les pages suivantes sur les événements tragiques de Montréal en 1849.

Dans l'après-midi du 25 avril 1849, le gouverneur se rendait au Parlement pour donner l'assentiment royal à un certain nombre de projets de loi.

Ce n'était pas seulement la populace qui se livrait à cette démonstration; il y avait dans la cohue des hommes de lettres et des députés de marque.

Quelques heures après cette scène déshonorante, la Gazette de Montréal conviait dans les termes suivants ses amis à recommencer.

"Ecoutez-nous, Anglo-Saxons! vous devez vivre pour l'avenir, votre sang et votre race seront désormais votre loi suprême, si vous êtes vrais à vous-mêmes."

Tout fut le premier acte du drame de l'émeute qui terrifia Montréal en ces jours néfastes. Le soir, l'appel au peuple résonnait sur la Place d'Armes des centaines d'individus, trop heureux de manifester leurs haines nationales.

Au mois d'août 1849, près de quatre mois après l'incendie du Parlement, l'émeute reprit encore son oeuvre à Montréal; et c'est à ce moment que se place le dernier épisode de ces événements durant lesquels il était si périlleux de maintenir les droits de la justice.

ment, l'émeute reprit encore son oeuvre à Montréal; et c'est à ce moment que se place le dernier épisode de ces événements durant lesquels il était si périlleux de maintenir les droits de la justice.

D'après les renseignements fournis à Coursol, les orangistes, auteurs du complot, devaient mettre le feu à sa maison et essayer, à la faveur du trouble et de la confusion suscitées par l'incendie, d'assassiner le premier ministre.

Les plus audacieux des émeutiers escaladent le mur et s'approprient à sauter dans la cour, quand, à la suite d'une détonation, on voit chanceler et tomber un nommé Mason.

Mason succomba à ses blessures après quelques jours. Coursol, en qualité de coroner, ouvrit une enquête, avec son collègue M. Jones, sur les causes de cette mort.

Que faire en face d'une telle audace? Le gouvernement qui, depuis deux mois, se montrait d'une patience de d'aucuns qualifiait de faiblesse, fit arrêter les rédacteurs de la Gazette ainsi que six des auteurs du trouble; il donnait en même temps ordre à M. Coursol de continuer l'enquête à Saint-Hyacinthe.

Le coroner représenta qu'une telle conduite ressemblerait à une fuite devant l'émeute; que, si l'autorité lui concédait pleine liberté, l'émeute se terminerait à Montréal; le gouvernement s'en remit à sa discrétion.

(1) M. Napoléon Bourassa nous a raconté que, présent par hasard à l'hôtel, il vit La Fontaine traverser, au bras de Coursol, la foule hurlante d'un ramassis d'orangistes étonnés de son courage impassible et de son indifférence en présence du danger.

UN JOURNAL DÉLICAT

C'est la Presse. Mardi soir dernier, les policiers arrêtaient près de Montréal le bandit Monette alias Girard.

En tout cas, la Presse, elle, y a pensé. Aussi publiait-elle à deux heures, mercredi après-midi, la généalogie des ancêtres de Monette alias Girard.

La Presse croit-elle que cela se fait juste, si quelque journaliste, en train de rechercher les origines de tel ou tel mauvais sujet, soulignait les noms de son oncle, de sa tante, de son cousin ou de son grand-père, pour autant respectables, et qui tiendraient de près à ce journal?

En tout cas, la Presse, elle, y a pensé. Aussi publiait-elle à deux heures, mercredi après-midi, la généalogie des ancêtres de Monette alias Girard.

L'EAU RIGA GUÉRIT CONSTIPATION HABITUELLE. CURE RADICALE DES CORS SANS DOULEUR. EN VENTE PARTOUT 25¢.

NIKOR-LAURENCE. CURE RADICALE DES CORS SANS DOULEUR. EN VENTE PARTOUT 25¢.

COMPAGNIE DES TRAMWAYS DE MONTREAL

HORAIRE DU SERVICE SUBURBAIN POUR 1916-17.

Table with tram routes and schedules. Includes routes like LACHINE, SAINT-VINCENT, SAINT-DENIS, SAINT-VICTOR, etc.

Oeuvres diverses de M. HENRI BOURASSA

Table listing various works by M. Henri Bourassa with prices. Includes 'La Conférence impériale et le rôle de M. Laurier', 'Le Devoir', etc.

LA BANQUE D'EPARGNE DE LA CITE ET DU DISTRICT DE MONTREAL

Avis est par le présent donné qu'un dividende de deux dollars et dix sous par action sur le capital de cette institution (55% versé) a été déclaré.

Business College. 214 RUE CATHERINE O., MONTREAL. ENSEIGNEMENT INDIVIDUEL. FONDÉ ANGUS OZA, PRÉS. Tel. Main 500

# PAR LE FER ET PAR LE FEU

Roman héroïque, par Henryk SIENKIEWICZ

Traduction du Comte WODZINSKI et de B. KOZAKIEWICZ

No 15

SUITE

Le jeune officier restait aux écoutes.  
— Ne serait-ce pas des loups que l'on entend ?

— Que non, monseigneur ; les loups ont quitté la forêt, pour aller ronger des cadavres dans les villages et les villes.

De nouveau tout retomba dans le silence. Mais, après un instant le garde dressait l'oreille : les bruits devenaient plus distincts.

— Attendez-moi ici, messeigneurs, ou ne continuez votre route qu'au pas... Nous irons voir ce qui se passe, mon camarade et moi.

— Allez ! répondit Krétuski.

Les gardes disparurent. Une heure s'écoula... Jean commençait à craindre quelque guet-apens... mais l'un des gardes émergea de l'ombre.

— Ils sont là, seigneur, dit-il tout bas.

— Qui ?

— Les paysans.

— Nombreaux ?

— Deux cents, peut-être. Qu'ordonnez-vous ? Ils campent dans le ravin qu'il nous faut traverser... Ils ont allumé des feux. Vous ne pouvez les voir d'ici.

— Bien !

La petite troupe repartit aussitôt silencieuse. Arrivés au tournant de la route, les réguliers aperçurent des feux et des silhouettes. Krétuski partagea ses hommes en trois détachements : l'un devait demeurer en place ; l'autre, continuer le ravin et fermer l'issue opposée ; le troisième, mettre pied à terre et se coucher à plat ventre sur le bord même du talus. Jean voyait maintenant, à une trentaine de pas, tout le campement : sur les feux cuisait le repas du soir ; autour des chaudières, des hommes buvaient et causaient ; les uns tenaient en main des bouteilles d'eau-de-vie, d'autres s'appuyaient sur leurs lances, dont la pointe portait, en trophée, des têtes d'hommes, de femmes ou d'enfants ; les rougeoyements de la flamme éclairaient des visages cruels ; au fond, contre le talus du ravin, une vingtaine de gueux ronflaient. Près du foyer principal était assis un théorbe devant un auditoire en demi-cercle.

Krétuski, penché vers le ravin, entendit les paroles suivantes :

— Chante-nous l'histoire du Cosaque Halata.

— Non !... Chante-nous plutôt la complainte de Maroussia.

— Au diable ta Maroussia ! C'est la mort de messire Potocki que nous voulons entendre !

— La mort de Potocki !

Le mendiant frappa son théorbe, toussa, chanta.

Soudain un caillou, détaché par la maladresse d'un des soldats embusqués, roula au fond du ravin. Aussitôt le chant s'interrompit, et les paysans levèrent la tête. Krétuski jugea le moment venu : il déchargea son pistolet sur la foule.

— Frappez ! tuez ! commanda-t-il. Trente réguliers firent feu à la fois, en plein visage des gueux, puis tirant leur sabre, et dégringolant le talus, ils fondirent sur les brigands épouvantés.

— Frappez ! tuez ! criaient des voix à l'une des issues du ravin.

Et, comme un écho, à l'autre issue, des voix criaient :

— Frappez ! tuez !

— Yaréma ! Yaréma !

A une attaque si subite, l'épouvante des paysans fut telle, qu'ils ne cherchèrent même pas à se défendre. Acculés au talus, foulés aux pieds, ils périsaient ainsi que des moutons. La forêt silencieuse s'empiait de cris et de gémissements. Quelques-uns des malheureux, cherchant à fuir, se hissaient le long de la muraille à pic, s'ensan-

glant les pieds et les mains, pour retomber sur la pointe des sabres. Certains expiraient placides et sans un cri ; d'autres imploraient la pitié ; d'autres se couvraient la face.

Le mendiant d'un coup de son théorbe avait renversé l'un des soldats ; et, mugissant comme un taureau, il maintenait le bras d'un autre agresseur qui s'apprêtait à lui fendre la tête. De toutes parts, on se ruait sur lui pour l'écharper, mais Krétuski arrivait haletant.

— Prenez-le vif ! cria-t-il.

— Arrête ! vociférait le mendiant. Je suis un faux mendiant et un vrai gentilhomme... Je parle latin... *Lo-quo-ur latine*. Arrêtez, vous dis-je, brigands, fils de chiens, assassins...

Il n'avait pas achevé ses imprécations, que Jean s'écriait d'une voix qui emplissait le ravin :

— Zagloba !

Comme un fauve, il se jeta sur le vieillard, lui enfonça ses ongles dans les épaules, et, face contre face, le secouant, il cria :

— Où est Hélène ? qu'avez-vous fait d'Hélène ?

— Elle vit, elle est en sûreté, elle se porte bien, répondit le mendiant d'une haleine. Lâchez-moi, de grâce, messire, ou vous allez m'extraire l'âme.

Alors Jean, qui n'avait pu abattre ni la captivité, ni le bras terrible de Bardabut, défailloit. Se laissant glisser à genoux, il se couvrit le visage de ses mains, et la tête appuyée au roc, demeura silencieusement.

Ses soldats achevaient leur besogne sanglante ; une vingtaine de paysans, garrottés, seraient ramenés au camp, où on les soumettrait à la torture pour les faire parler ; les autres gisaient morts. Réunis autour de leur chef, les réguliers le regardaient inquiets. Qu'avait-il donc ? N'était-il pas blessé ? Mais Jean se releva. Son visage rayonnait.

— Où est-elle ? demanda-t-il à Zagloba.

— A Bar.

— En sûreté ?

— Chez les nonnes, au couvent...

D'ailleurs, la citadelle est imprenable. — Gloire à Dieu au dessus de nos têtes ! Votre main, messire... Oh ! de toute mon âme, de tout mon cœur : merci !

Alors il se tourna vers ses hommes.

— Avons-nous beaucoup de prisonniers ?

— Dix-sept.

— Je suis heureux ; je veux être misericordieux. Mettez-les en liberté.

Les réguliers croyaient mal comprendre. Il n'était pas d'usage de faire grâce.

— Sergent, faites-les partir ! répéta Krétuski.

Au bout d'un instant, l'ancien revint.

— Ils n'osent bouger, lieutenant, et refusent de nous croire.

— Avez-vous défait leurs liens ?

— Oui...

— Qu'on les laisse donc ; et nous, à cheval, mes enfants !

Une demi-heure après, la troupe suivait de nouveau, silencieuse, l'étroit sentier de la forêt. En tête du cortège, Zagloba et Krétuski chevauchaient en causant.

— Racontez-moi tout ce que vous savez d'elle, messire... Ainsi vous l'avez arrachée aux mains de Bohun ? Mais, dites-moi, comment avez-vous pu arriver à Bar ?

— Le récit serait bien long et je me sens fatigué, ma gorge est sèche d'avoir si longtemps chanté pour ces manants. N'avez-vous rien à boire, messire ?

— Voici ma gourde.

Zagloba la colla à ses lèvres : il but longtemps...

Krétuski, impatient :

— Est-elle bien potante ?

— La princesse?... alerte comme

une biche...

— Grâces en soient rendues à Dieu ! Se trouve-t-elle bien à Bar.

— Comme au paradis. Les nonnes, la supérieure, toutes l'adorent, et que de muguet, que de godelureaux soupirent autour d'elle : ils sont plus nombreux que les grains de votre rosaire ; mais elle s'en soucie autant que moi de votre gourde vide : elle ne se soucie que de vous.

— ... Ainsi elle parle de moi souvent ?

— Si elle parle de vous ? Elle n'a pas eu de repos qu'elle ne m'ait vu, risquant ma vie, partir aux nouvelles de Votre Grâce... Elle eût mis cent émissaires en route, mais tout reculait devant les dangers. Alors j'ai eu pitié d'elle et suis parti, pour vous rejoindre au camp, j'aurais laissé dix fois ma tête en route, sans la moindre gêne. Les paysans me prenaient pour un did : ils m'accueillaient, m'écoutaient chanter, car j'ai la voix belle.

— Ainsi elle vit, elle est en bonne santé ?

— Oui, elle vit, elle est en bonne santé répétait en écho le vieux gentilhomme.

— Et c'est elle qui vous a envoyé vers moi ?

— Elle.

— Avez-vous une lettre, un mot ?

— Une lettre.

— Oh ! donnez-la-moi...

— Je l'ai cousue dans la doublure de mes vêtements. Et puis il fait sombre... Modérez-vous donc, jeune homme.

— Mais je ne peux pas, vous le voyez bien...

— Certes, je le vois.

Les réponses de messire Zagloba devenaient de plus en plus brèves, de plus en plus vagues, sa tête se balançait sur ses épaules... il s'était endormi. Alors Jean s'absorba de nouveau dans ses chers souvenirs. Le galop d'une troupe de cavaliers le tira de sa rêverie. C'était Poniatowski avec les Cosaques de la garde : le duc l'avait dépêché, craignant qu'il ne fût arrivé au lieu à son favori.

## CHAPITRE XIII

Lorsque Krétuski lui apprit le refus des deux colonels, Wisniowiecki demeura atterré.

— Ainsi, demanda-t-il, c'est le prince Dominique qui leur défend de se joindre à mes troupes ?

— Oui, Altesse, ils m'en ont montré l'ordre écrit.

— C'est vraiment plus que n'en peuvent supporter les forces d'un homme, reprit le duc d'une voix amère. Est-ce donc moi seul qui dois lutter, et pour ne recevoir que l'encouragement de pareilles injures ?

Le duc parlait avec calme ; mais une telle douleur vibrait dans sa voix, que tous les officiers présents à l'audience se sentaient oppressés. Les vétérans de Poutiwl, de Starca, de Koumeïki, les héros plus jeunes de la dernière guerre, fixaient sur lui des regards d'angoisse, car ils devaient la lutte terrible qui se livrait en l'âme de cet homme. Lui, "par la grâce de Dieu", palatin d'Ukraine, sénateur de la République, s'abaissait devant Chmielnicki et Kriwonos...

— Eh bien ! que le sort s'accomplisse... Montrons à cette ingrate patrie que nous savons non seulement vaincre, mais aussi mourir pour elle...

— Altesse, interrompit le palatin de Kiew, la mort appartient à Dieu : peut-être n'est-elle pas si proche que vous semblez croire. J'admire votre génie, votre science militaire, votre courage chevaleresque ; mais je ne puis reprocher ni à l'inter-roi, ni au grand-chancelier de la Couronne, leur désir d'apaiser cette guerre civile... C'est le sang de nos frères qui coule à flots... C'est l'étranger seul qui profitera de notre fureur fratricide.

Le duc leva les yeux, et, tenant son regard fixé sur celui du palatin, dit :

— Etre clément aux vaincus, c'est s'attirer leur reconnaissance ; mais se montrer faible envers les vainqueurs, c'est s'attirer et mériter leur mépris... Il faut noyer dans le sang la révolte grandissante. Sinon nous allons à notre propre ruine...

— Notre ruine serait infaillible si chacun de nous s'avisait de faire la

guerre pour son propre compte, répliqua le palatin.

— Cela signifie-t-il que Votre Seigneurie me refuse désormais son concours.

— J'en prends Dieu à témoin : je n'ai aucun mauvais dessein à l'égard de Votre Altesse ; mais je ne puis exposer mes gens à une perte certaine...

Le duc garda quelques instants le silence, puis il s'adressa à ses officiers : — Vous, mes vieux compagnons, vous ne m'abandonnez pas, n'est-il pas vrai ?

Tous ils s'élançèrent vers leur chef.

— Avec vous ! toujours, jusqu'à notre dernier souffle !

— Guidez-nous ! Commandez-nous ! Nous servirons sans solde, sans espoir de récompense.

— Et moi aussi, je veux mourir sous vos ordres, monseigneur, s'écria le jeune Aksak.

Ce dévouement émut le palatin de Kiew lui-même.

— Vivre avec vous ou avec vous mourir ! dit le duc.

— Nous vaincrons ! s'écrièrent les officiers... Sus à Krywonos !... Ceux qui veulent faire défection sont libres. Nous nous passerons d'eux.

— Messieurs, reprit le duc, mon intention est qu'avant de nous mesurer avec Krywonos, nous nous reposions quelques jours. Voici bientôt trois mois que nous sommes en selle. Allons à Zbaraz ; peut-être de nouvelles troupes y renforceront-elles nos rangs détrempés ; et nous pourrions aller à de nouveaux combats, à de nouvelles victoires.

— Quand Votre Altesse nous ordonne-t-elle de nous mettre en route ? interrogea Zawila.

— Sans retard, mon vieux brave.

Et se tournant vers le palatin de Kiew, Wisniowiecki demanda :

— Où compte se rendre Votre Grâce ?

— A Gliniany. Il paraît que les hetmans y concentrent leurs troupes.

— Nous ferons escorte à Votre Seigneurie, afin qu'il ne lui arrive aucun mal.

Le palatin garda le silence. Devait-il voir dans cette sollicitude une cinglante ironie ? Il abandonnait le duc, et ce dernier s'offrait à veiller sur sa retraite... Il résolut de hâter son départ, sentant autour de lui l'hostilité sourde des officiers et des soldats.

Il salua et sortit ; les colonels se dispersèrent aussi, chacun regagnant sa bannière : il fallait organiser le départ. Le duc resta seul avec Krétuski.

Sa pensée se reportait sans cesse vers ces deux régiments que la jalousie de leur chef empêchait de venir combattre sous ses drapeaux.

— Est-ce de bons soldats ? demanda-t-il.

— On n'en trouverait pas de meilleurs.

— Et leur nombre ?

— Deux régiments, y compris les dragons ; trois mille hommes en tout.

— Que n'aurait-on pu accomplir avec ces troupes fraîches !

— Est-ce de bons soldats ? demanda-t-il.

— On n'en trouverait pas de meilleurs.

— Et leur nombre ?

— Deux régiments, y compris les dragons ; trois mille hommes en tout.

— Que n'aurait-on pu accomplir avec ces troupes fraîches !

Les traits du duc se voilèrent d'une ombre de tristesse. Il reprit au bout d'un instant, comme se parlant à soi-même :

— Oh ! pourquoi avoir choisi pour hetmans ces trois hommes-là ! Ostrog serait excellent, si l'on pouvait conjurer la guerre par des flots d'éloquence latine ; Koniecpolski est de la race et du sang des guerriers, mais trop jeune, sans expérience ; quant à Zaslawski, je le connais dès longtemps : un homme au cœur pusillanime et à l'esprit étroit. Je prévois de terribles revers. En vérité, mon fils, je me sens las.

— Votre Altesse, répliqua Jean, devrait ménager sa santé. Le bien de la République en dépend.

— Non, la République me laisse à l'écart ; elle n'a pas besoin de moi ; on m'enlève mon épée.

— Delhors sonnaient les clairons du départ.

— Pas d'incidents, en route ? reprit le duc.

— J'ai rencontré une bande de gueux dans la forêt : deux cents hommes environ. Je les ai châtiés.

— C'est bien. Vous devez avoir des prisonniers. Il faudra les interroger, s'ils en ont... mais...

— Ils sont déjà pendus... ?

— Non, monseigneur, je leur ai donné la liberté.

Yaréma jeta un regard surpris à l'officier.

— Qu'est-ce ? Seriez-vous aussi de ceux qui désirent la paix à tout prix ?

— J'ai eu des renseignements suffisants, monseigneur. Parmi les gueux se trouvait un gentilhomme déguisé en mendiant. Je l'ai emmené. Quant aux autres, je leur ai fait grâce, parce que la Providence m'a envoyé une grande consolation. Ce gentilhomme déguisé n'est autre que messire Zagloba. Il m'apportait des nouvelles de la princesse Hélène.

— Elle vit ? elle est en sûreté ?

— Oui, monseigneur, Dieu soit loué !

— Et où s'est-elle réfugiée ?

— A Bar.

— Une forteresse imprenable. Mes compliments, mon garçon ! — et le duc, attirant le jeune officier, l'embrassa.

— Je suis heureux de votre joie, ajouta-t-il, car je vous aime, comme si vous étiez mon fils. Allons, je ne m'étonne plus que vous ayez laissé courir les gueux. Mais que voilà un rusé compère, ce gentilhomme ! En pleine guerre, conduire une jeune fille des rives du Dniepr à Bar. Ah ! le vieux drille ! Vous me le donnerez, votre Zagloba.

Jean se dirigeait vers la porte, quand sur le seuil apparut la haute stature et la chevelure rousse de messire Wierchul. Envoyé en reconnaissance avec les Tatars de la garde, il rapportait de Gatawou de nouvelles.

— Krywonos s'est emparé de Polonna. Il a passé plus de dix mille habitants au fil de l'épée... des femmes et des enfants.

Au tour de lui, les colonels se pressaient. Le palatin de Kiew était accouru, lui aussi. Au centre de la pièce, le duc demeurait immobile.

— Pourrait, dit-il, c'étaient des Ukrainiens qui avaient cherché refuge dans la ville !

— Il n'a pas laissé âme qui vive, murmura Wierchul.

— Vous entendez, monseigneur, fit le duc, en se tournant vers le palatin. Allez donc négocier avec un ennemi qui n'épargne même pas ses frères.

Le gros palatin soufflait.

— Ah ! les âmes damnées ! dit-il. Que l'enfer les prenne ! Décidément, je marche avec Votre Altesse.

— Vive monseigneur le palatin de Kiew ! s'écria le vieux Zagloba.

— Vive le palatin ! Vive la guerre !

Le duc interrogeait de nouveau Wierchul.

— Dans quelle direction est maintenant Krywonos ?

— A Konstantynow, m'a-t-on dit.

— Seigneur Dieu ! Alors les régiments d'Osinski et de Korycki sont perdus. Messieurs, il faut oublier notre rancune, et ne plus songer qu'à les sauver. A cheval !

Les traits du duc s'éclairèrent d'un rayon de joie : voici que se rouvrait le chemin de la gloire.

## CHAPITRE XIV

L'armée ducale ne fit que traverser Konstantynow. Elle s'arrêta à Rosolowce. C'est sur cette place que les deux colonels devaient battre en retraite : si Krywonos commettait la faute de les y poursuivre, il tomberait dans une souricière, pris entre ces deux régiments d'élite et l'armée d'Yaréma. Vers le soir, les Tatars de Wierchul signalèrent l'approche d'un corps d'infanterie.

Bientôt des régiments se rangeaient aux abords du village, tandis que leurs chefs se dirigeaient, chapeau bas, vers Wisniowiecki, devant qui ils s'inclinaient profondément.

— Messieurs, leur dit le duc, la fortune est capricieuse. Vous avez refusé d'accéder à ma prière et voici que vous vous voyez contraints de venir à moi.

— Vous obéissiez aux ordres de notre chef immédiat, répondit Osinski. Nous demandons grâce à Votre Altesse, sans nous reconnaître coupables, car c'est le devoir de tout soldat d'obéir en silence.

— Le prince Zaslawski a-t-il contremandé ses ordres ?

— Non, mais nous avons dû nous en affranchir... Le salut de nos régi-

ments est entre les mains de Votre Altesse. Sous ses ordres désormais nous voulons servir et mourir.

L'attitude martiale d'Osinski, ses paroles empreintes d'une mâle sincérité produisirent le meilleur effet. Il avait d'ailleurs une réputation d'officier accompli. De haute taille, droit comme un jonc, blonde moustache au vent, barbe taillée à la suédoise, il offrait le type parfait de ces colonels qui s'étaient illustrés dans la guerre de Trente ans. Son camarade, Korycki, un Tatar d'origine, faisait contraste : petit, trapu, le regard sombre. Il commandait le Royal-Suisse.

— Nous attendons les ordres de Votre Altesse, dit Osinski.

— Messieurs, j'accepte vos services, fit le duc. Si je vous ai invités à vous rallier à moi, c'est que j'ignorais les instructions que vous aviez reçues. Nous aurons de bonnes et de mauvaises heures à traverser : j'espère cependant que vous serez satisfaits de votre nouveau chef.

Les deux colonels allèrent se mettre à la tête de leurs troupes. Quelques minutes après, ils entraient avec elles au camp. D'abord parurent les dragons du roi, coiffés de casques à haute aigrette. Ils montaient des chevaux de Podolie, assortis de robe et de taille, le poil lustré, bien nourris ; eux-mêmes, frais, reposés, magnifiques d'allure sous leurs uniformes étincelants. Derrière eux, venait le régiment d'Osinski. Les mercenaires de Korycki fermaient la marche. Un murmure d'admiration parcourut les rangs. En leur tunique écarlate, le mousquet en bandoulière ils avançaient par détachements de trente hommes, d'un pas régulier, sous lequel tremblait le sol. Tous énormes, les épaules carrées, vieux soldats habitués au feu, disciplinés, rompus au métier, aussi braves qu'expérimentés.

— En avant ! commandait Korycki.

Le duc rayonnait. Il manquait de fantassins, et voilà qu'on lui amenait les meilleurs soldats du monde. Maintenant il accomplirait des prodiges. Autour de lui, ses officiers causaient.

— L'infanterie zaporogue est excellente, surtout à l'abri de retranchements, mais elle ne vaut pas celle-ci.

— Les Suisses sont plus exercés, plus aguerris.

— Mais lourds, ne put s'empêcher d'objecter Wierchul. Avec mes Tatars, je me charge de les harceler deux jours durant, et de les égorger, le troisième, comme des moutons.

Alors, messire Longinus Podbipieta avec son trainant accent lithuanien :

— Dieu, en sa sagesse, a réparti ses dons entre les différentes nations de la terre. On dit que notre cavalerie est la première du monde ; en revanche, ni notre infanterie ni même la hongroise ne valent les fantassins suisses.

— Oui ! Dieu est juste, reprit messire Zagloba. Il a pourvu Votre Grâce d'une fortune opulente, d'un grand glaive, d'une main lourde... mais d'un pauvre esprit.

— M'est avis, messire, que vous avez la langue trop longue, répondit messire Longinus, avec sa douceur habituelle.

— Si vous trouvez que la Providence a mal fait de me lotir d'une langue si longue, vous cuirez en enfer, malgré votre continence, car vous critiquez la volonté divine.

— Qui donc aurait le dernier mot avec vous ! Votre Grâce ne tarit pas.

Une impitoyable fanfare de buccins, de tambours et de fifres interrompit ces propos : enseignes déployées, un détachement de troupes entra au camp. Le duc, contrarié, car ce vacarme pouvait donner l'éveil à l'ennemi, invita l'un de ses officiers à aller imposer silence aux nouveaux venus. On lui rapporta que messire Lasz, un aventurier renommé par ses excès, ses excentricités, ses violences, mais bon soldat, lui amenait un corps de huit cents gentilshommes, aussi turbulents que leur chef. Wisniewiecki accueillit ces nouvelles recues avec satisfaction : il savait que, sous sa main de fer, la soldatesque la plus indisciplinée se transformait en un troupeau de dociles agneaux.

— Voilà un jour heureux ! se disait-il.

Il se voyait maintenant à la tête

d'une armée de douze mille hommes, et, bien que les troupes de Krywonos fussent cinq fois plus nombreuses, ces viles multitudes céderaient devant les meilleurs soldats de la République. Immédiatement le duc tint conseil. Il fut résolu qu'on livrerait bataille à l'ennemi le lendemain. Si Krywonos ne venait pas à Rosolowce, Yaréma saurait le trouver.

La nuit était tombée. Au camp, personne ne songeait au repos. On se préparait à la bataille, on causait, on chantait. Les officiers et leurs amis, réunis autour d'un grand feu, se passaient à la ronde les verres d'hydromel ou de vin.

— Racontez-nous vos aventures, disaient-ils à Zagloba... Une fois le Dniepr franchi, qu'avez-vous fait, et comment avez-vous atteint Bar ?

Messire Zagloba vida une quarte d'hydromel :

— Messieurs, si je vous narrais mes prouesses en détail, il ne nous suffirait pas de dix nuits. Je vous dirai seulement que je me suis aventuré avec la princesse jusqu'à Korsun, en plein camp de Chmielnicki, et que j'ai su la tirer de cet enfer.

— Jésus, Marie ! s'écria messire Wolodowski, j'imagine que vous avez dû recourir aux sortilèges.

— Il est vrai que j'ai dû user de sortilèges, répondit maître Zagloba. Tout jeune encore, une sorcière d'Asie m'enseignait cette science infernale, s'étant prise d'un fol amour pour moi, et me divulguait les arcanes de la magie... Sortilèges contre sortilèges, messieurs ; car le camp de Chmielnicki est plein de sorcières... tous les diables sont au service du Cosaque. Il les fait travailler comme des manants. Veut-il se coucher, un diable lui tire ses bottes ; ses habits sont-ils couverts de poussière ou de boue, vite d'autres les battent avec leurs queues. Quand il est ivre, il les gifle sans plus de cérémonie.

Messire Longinus traça pieusement le signe de la croix sur sa poitrine.

— Avec eux les forces de l'enfer, avec nous les puissances célestes, conclut-il.

— Je craignais que Chmielnicki ne me reconnût ; je l'avais rencontré l'an dernier, à Tchérine et nous avions bu ensemble plus d'une fois chez Dopoulo. J'avais aussi force relations parmi les colonels cosaques. Mais quoi ! plus de ventre, une barbe flottante, des cheveux tombant sur les épaules, des guenilles de mendiant... qui donc eût pu reconnaître le beau Zagloba des anciens jours ?

— Et vous avez vu Chmielnicki ? Vous lui avez parlé ?

— Si j'ai vu Chmielnicki ? Comme je vous vois. Il m'a chargé de distribuer ses manifestes aux paysans. Il m'a donné ce bâton d'officier, pour que je fusse à l'abri des Tatars... Lorsque les gueux me serraient de trop près, je leur appliquais le bâton sous le nez. "Sentez-moi ça, mes petits, leur disais-je, et allez-vous-en au diable !" Je me faisais servir copieusement à boire et à manger... On me pourvoyait de voitures, quand je me sentais las... ou plutôt, pas moi, mais ma chère princesse, qui faisait peine à voir, tant les fatigues l'avaient abattue, la pauvre. Mais, avant même notre arrivée à Bar, elle était transformée, grâce à mes soins. Ah ! Seigneur ; comme on la regardait ! Vous tous, d'ailleurs, auriez perdu la tête, rien qu'à l'apercevoir.

— Je le crois sans peine ! dit le petit Wolodowski.

— En distribuant les manifestes de Chmiel parmi la gueuserie, j'arrivai sans encombre à Bar ; mais je faillis périr en vue de la Terre Promise...

— Et de quelle façon ? Contez.

— Je rencontre une escouade de soldats ivres. Ils m'entendent dire "mademoiselle" au prétendu jouveveau qui me conduit. Aussitôt, les voilà en éveil. Qui est ce mendiant... ? Qui, ce singulier jouveveau que l'on appelle "mademoiselle" ? Ils examinent la princesse. Vous jugez d'ici... cette beauté ! cette grâce !... leurs yeux s'allument... Je mets la main à mon sabre.

Messire Wolodowski interrompit le vieux gentilhomme :

— C'est bien étrange... Un mendiant qui tire l'épée. Vous aviez un sabre au côté ?

— Hum ! fit Zagloba... Si j'avais un sabre au côté ? Vous l'ai-je dit ?... Nenni, monsieur, je ne portais pas de sabre ; mais j'en saisis un sur la table, le sabre de l'un des soldats, car la scène se passait à l'hôtellerie... J'étends deux des agresseurs raides morts à mes pieds. Leurs camarades arment leurs pistolets... Je crie... "Arrêtez manants ! je suis gentilhomme..." Heureusement un carrosse suivi de cinquante chevaux arrivait à l'hôtellerie. La Providence, messieurs, veillait sur le courage et l'innocence : elle nous envoyait une dame de qualité qui reconduisait sa fille au couvent. Son fils lui faisait escorte avec une bannière... Un gentil banneret, ma foi ! à peine adolescent. Il m'aïda à rappeler ces drôles au devoir...

Moi, je haranguai la dame, je l'émeus... Elle verse des torrents de larmes au récit des infortunes de la princesse ; elle la fait s'asseoir à côté d'elle, dans son carrosse... Et nous voilà en route. Vous croyez peut-être que c'est fini ? Pas du tout...

Mais l'un des officiers étendit son bras vers l'horizon :

— Regardez donc, messieurs. Serait-ce déjà l'aube ?

— Non ! répondit Jean. Il n'est pas minuit.

— Là-bas, du côté de Konstantynow.

— Par Dieu vivant ! on dirait la lueur d'un incendie.

Les visages devinrent graves. Laisant là le récit, les officiers se trouvèrent tous debout.

— Le feu ! le feu !

— C'est Krywonos. Il vient de Polonna, et brûle tout sur sa route.

— Krywonos et son armée...

Soudain, retentirent les trompettes d'alarme ; leurs sons voilés résonnaient lugubres dans la nuit ; au même instant, le vieux commandant Zawila apparaissait au milieu des officiers.

— Messieurs, nos éclaireurs sont de retour... L'ennemi approche... Nous partons... A vos bannières !

Les officiers se dispersèrent en hâte, chacun regagnant son poste. Les valets éteignirent les feux. Au loin, une lueur de plus en plus rouge ensanglantait le ciel. On sonnait le boute-selle. Des formes indistinctes d'hommes et de chevaux se mouvaient dans la nuit.

Puis les bannières défilèrent sur la route de Konstantynow ; elles s'écoulaient comme un fleuve sombre, vers l'incendie... Trois lieues séparaient Rosolowce de Konstantynow ; avant que les troupes fussent à mi-chemin, l'aube naissait, pâle de se confronter à l'incendie, et comme épouvantée. Une brise fraîche faisait flotter les étendards.

Les Tatars de Wierchul ouvraient la marche ; puis venaient les Cosaques de Poniatowski, puis les dragons, les canons de Wurcel, l'infanterie, les escadrons de houzards. Zagloba chevauchait à côté de Jean ; il se trémoussait sur sa selle, manifestement inquiet.

— Messire, fit-il enfin à voix basse.

— Qu'y a-t-il, pour vous servir ? demanda l'officier.

— Les houzards donneront-ils les premiers ?

— Comment ! Vous qui vous dites un vieux soldat, vous ignorez que les houzards ne vont à l'attaque qu'au moment décisif...

— Je le sais, je le sais bien... je voulais m'en assurer, voilà tout.

Il y eut un moment de silence. Puis messire Zagloba interrogea de nouveau son compagnon :

— Combien d'hommes Krywonos traîne-t-il à sa suite ?

— Soixante mille environ, avec la tourbe.

— Ah ! Seigneur Dieu ! fit maître Zagloba.

Jean sourit dans sa barbe.

— N'allez pas croire que j'aie peur, balbutiait le vieux gentilhomme ; mais j'ai l'haleine courte, et j'étouffe dans le tohu-bohu des foules. A quoi voulez-vous que me serve mon esprit, dans une mêlée ? Là, Podbipieta vaut mieux que Zagloba... J'ai là deux cents du-cats que m'a donnés le duc, cousus sur ma poitrine ; mais je préférerais promener ma poitrine ailleurs...

— Du courage, messire...

— Du courage ? J'en ai trop. Et c'est précisément ce qui m'effraie...

ma valeur finira par vaincre ma prudence...

— Pourquoi, alors, ne suivez-vous pas à l'arrière ?

— Je m'imaginai qu'on était plus en sûreté dans les rangs.

— Et vous aviez raison... Vous verrez, ce n'est pas si terrible... Mais voici l'étang des Cerisiers.

En effet, les eaux brillaient dans le lointain. L'armée fit halte.

— Va-t-on se battre déjà ? demanda Zagloba.

— Non. Le duc va nous ranger en ordre de bataille.

Il faisait grand jour. L'incendie pâlisait aux éblouissantes clartés de l'astre. L'ordre de bataille établi, l'armée entière entonna en chœur l'hymne matutinal *Ave salutis portae*.

La rive opposée, aussi loin que s'étendit la vue, était noire de la multitude de cosaques. Les régiments s'écoulaient ainsi que des vagues ; la cavalerie zaporogue armée de longues piques ; l'infanterie aux lourdes arquebuses ; puis des nuées de gueux, brandissant faux, fléaux, fourches. En arrière, émergeant des blanches vapeurs matinales, l'immense parc, ville roulante. Contre leur habitude, les Cosaques s'avancèrent silencieusement.

Messire Zagloba, qui ne quittait pas Jean plus que son ombre, se mit à grommeler :

— Sauveur des hommes ! pourquoi donc avez-vous racheté cette canaille ? Il en vient et il en vient sans discontinuer ! Que la morve vous extermine, manants !

— Pas d'imprécations, messire. C'est aujourd'hui dimanche.

— Tiens, c'est ma foi vrai. J'élèverai donc mon âme vers Dieu : *Pater noster qui es in coelis*. Il ne faut s'attendre à nuls égards de la part de ces vilains... *Sanctificetur nomen tuum*... On en verra de belles sur cette digue...

*Adveniat regnum tuum*... Ma parole, je me sens tout essoufflé... *Fiat voluntas tua*... Ah ! puissiez-vous périr jusqu'au dernier, assassins, meurtriers... Mais regardez, messire ! Qu'est-ce ?

Un détachement de quelques centaines d'hommes se séparait des masses sombres, et courait en désordre vers la digue.

— Ce sont les premières escarmouches, répondit Krétuski ; vous allez voir les nôtres se mettre en mouvement.

— Quoi ! la bataille va-t-elle vraiment commencer ?

— Aussi vrai que le soleil nous éclaire.

— Ah ! que le diable vous emporte tous ! s'écria messire Zagloba, hors de lui. Vous regardez ces horreurs comme s'il s'agissait d'un carrousel en temps de carnaval.

— Nous y sommes habitués.

— Vous allez sans doute prendre part aux escarmouches ?

— Il faut que chacun paie de sa personne.

— Voici les nôtres qui s'ébranlent, s'écria Zagloba, les bras !

Et il étendait le bras vers la ligne rouge des dragons de Wolodowski, qui se dirigeaient au petit trot vers la digue.

Des volontaires de tous les escadrons suivirent : Wierchul, dont la rousse chevelure flambait au soleil, Kuchel, Poniatowski, Longinus Podbipieta...

La distance qui séparait les deux détachements s'amointrissait à vue d'œil.

— Vous allez être le témoin de beaux exploits, messire, dit Krétuski. Suivez bien surtout Wolodowski et Longinus : ce sont des bretteurs émérites... Les voyez-vous ?

— Si je les vois...

— Regardez alors... Leur exemple à coup sûr enflammera votre ardeur.

## CHAPITRE XV

De part et d'autre, les adversaires, poussant leurs chevaux, échangeaient des invectives.

— Approchez ! approchez ! criaient les gens du duc. Nous allons régaler nos bêtes de votre charogne.

— Les chiens ne voudraient pas de la vôtre !

— La fourche à fumier vous convient mieux que le sabre, vilains !

— Vilains, oui ! Mais nos fils seront des seigneurs ! ils ont vos filles pour mères !

Et un Cosaque, mettant sa main en conque, cria :

— Votre duc a deux nièces, paraît-il. Dites-lui de les envoyer à Krywonos.

Messire Wolodowski trembla de rage à ce blasphème. Il éperonna son cheval, fonçant droit sur le Zaporogue.

Jean, qui se tenait à l'aile droite avec ses houzards, le reconnut de loin.

— Tenez ! dit-il à Zagloba... Voici messire Wolodowski, là-bas... regardez...

— Oui ! je le vois bien... Il rejoint l'adversaire ! Ils sont aux prises ! Une ! deux ! sus au Cosaque ! A la bonne heure !... En voilà un qui manie le sabre... mordieu ! Je ne voudrais pas me trouver à la place du gueux.

En effet, à la seconde passe, le Cosaque tombait comme foudroyé, — la tête tournée vers les siens, ce qui passait pour un mauvais présage.

Un autre, vêtu d'une tunique écarlate, volée sans doute à quelque gentilhomme, attaqua de flanc messire Wolodowski. Son cheval fit un écart juste au moment où il levait son sabre pour frapper. Mais c'est là qu'apparut la virtuosité du maître escrimeur : Wolodowski, d'un coup léger, fit voler l'arme du Zaporogue ; en même temps, l'empoignant à la nuque, il le ramenait avec la monture vers les Polonais.

Maintenant, toute la longueur de la digue se mouvait de duels. Des deux côtés, les armées étaient spectrales. On tirait des présages de ces rencontres sabre à sabre. L'air était si lucide, que l'on distinguait les traits des champions. Les soldats s'exaltaient aux exploits des chefs ; eux aussi brûlaient de prendre part à la fête.

Soudain, Krétuski joignit ses deux mains d'un geste si violent, que ses brassards sonnèrent l'un contre l'autre.

— Wierchul est tombé, s'écria-t-il. Tenez, il montait ce cheval blanc !

Wierchul était tombé, en effet, renversé avec son cheval, sous l'impétueux élan de Poulian, l'*alter ego* de Krywonos. Nul mieux que le farouche Cosaque ne s'entendait à ces escarmouches. Il brisait facilement un fer à cheval entre ses doigts, et passait pour invincible. Wierchul mis à mal, il se jeta sur un officier des dragons et le pourfendit, du casque à la selle.

Comme tous reculaient, messire Longinus poussa droit vers lui sa jument livonienne.

Il avait confié le fameux tranche-capuce de ses ancêtres aux mains d'un varlet, ne voulant pas le compromettre en des combats d'avant-poste, et il se servait d'une lame espagnole. Du premier coup, Poulian reconnut qu'il avait affaire à un adversaire d'une robustesse et d'une dextérité peu communes. Sous la furieuse attaque de Longinus, son sabre tressauta dans sa main... Il se bornait à parer ; mais soudain, soit qu'il voulût exhiber orgueilleusement sa force en présence des deux armées, soit que, refoulé jusqu'à l'extrémité de la digue, il craignit que la haute cavale de messire Longinus ne poussât son cheval à l'eau, on le vit jeter sa monture tout contre celle du Lithuanien, et saisir son redoutable partenaire à pleins bras.

Tous autres combats cessèrent, et il y eut un silence d'angoisse. Les deux champions ne formaient plus qu'un même corps. Quelques instants ils demeurèrent dans une immobilité de pierre... Mais, à leurs visages convulsés, aux veines en relief de leurs tempes, à leurs dos infléchis en arc, sous cette immobilité on devinait des tensions surhumaines. Puis un tremblement secoua leurs membres. Tandis que les traits de messire Longinus s'injectaient de sang, ceux du chef cosaque prenaient une teinte livide. On entendit râler :

— Lâche-moi !

— Nenni... petit frère !... répondit une autre voix haletante.

Encore une minute d'une longueur mortelle. Puis un flot noirâtre jaillit des lèvres de Poulian.

Messire Longinus enleva le corps inerte, le jeta en travers de sa selle, et se dirigea ventre à terre vers les siens.

— Vivat ! criaient les soldats de Wisniewiecki.

— Mort aux Lakhs ! répondaient les Zaporogues.



TOUTES LES DERNIERES NOUVELLES DU SAMEDI

LE NATIONALISTE

MONTREAL, CANADA ET ETRANGER (Fils speciaux: Ottawa et Quebec.)

LE VATICAN PRECONISE LE DESARMEMENT

Le Cardinal Gasparri, énonce comme seul moyen réalisable de paix, la suppression de la conscription et l'institution d'un tribunal d'arbitrage, appuyées par le boycottage commercial

Rome, 22. — (Sous toute réserve.) Le cardinal Gasparri, secrétaire d'Etat papal, exposé ce soir à un correspondant de la Presse Associée, les vues du Vatican touchant une solution de la guerre par la suppression de la conscription et le boycottage commercial de toute nation qui refusera de désarmer.

L'article de l'«Italia» indique évidemment que le Vatican n'espère pas en la fin des guerres, mais il croit qu'il est possible de les circonvenir. Au sujet de la guerre actuelle, le journal soutient que les parties belligérentes devront venir à d'autres conditions qu'à celles que dictera la force des armes, sans quoi d'ici à quelques années, les ressources en hommes et les richesses du monde seront épuisées.

COMMENTAIRES DE LONDRES SUR LES REPONSES DES TEUTONS

Londres, 22. — Les journaux du matin attachent beaucoup d'importance à la réponse de l'Allemagne et de l'Autriche, qui est parvenue encore incomplètement. Malgré cela, certains journaux la commentent en page de rédaction, l'un qualifiant le document «comme un hypocrite attrape-nigaud venu de Berlin et de Vienne».

Le «Daily Mail» caractérise la réponse de l'Autriche comme «un vague document», et commente ainsi les mouvements nouveaux du complot de paix.

«On nous dit que les gouvernements teutons sont à régler leurs conditions avec le pape et le gouvernement d'Espagne. Les conditions de paix des Alliés sont bien connues. Et l'Allemagne n'a pas encore la moindre intention de les accepter; mais les Alliés ne s'en désisteront jamais.»

«Le réel espoir des Alliés ne repose point sur une Allemagne divisée ni sur des notes du pape, mais bien dans les coups vigoureux lancés sans cesse contre les armées allemandes comme ceux récemment portés par le général sir Douglas Haig.»

«Le «Chronicle» écrit qu'il est impossible de soupçonner la sincérité de la réponse de l'empereur Charles: «La sincérité suite dans toutes les parties de ce remarquable document. L'empereur Charles a toujours parlé dans des dispositions différentes et en des termes étrangers à la violence et à la rudesse de Berlin.»

«L'empereur d'Autriche, dit le «Daily News», déclare justement que le monde entier soupire après la paix. A moins que le monde ne soit délivré d'une telle diplomatie que celle du kaiser, à juste titre approuvée et honorée, pourquoi parler de paix à tout prix?»

«Le «Post» déclare que la réponse de l'Autriche est une assertion qui «professe que l'Autriche combat seulement pour l'arbitrage international, le désarmement et la liberté des mers», et ajoute: «De l'auteur de l'ultimatum historique à la Serbie, cette déclaration est vraiment significative.»

LES AVIONS ANGLAIS ONT AIDE LA RUEE

UNE GRANDE ACTIVITE AERIENNE A REGNE AU COURS DE L'OFFENSIVE DANS LES FLANDRES. — DIX AVIONS BOCHES SONT ABATTUS.

Londres, 22. — Hier soir le War Office a publié le bulletin officiel suivant au sujet de l'activité du corps d'aviation anglais, durant l'offensive anglaise dans les Flandres:

Pendant les deux premières heures de notre attaque, jeudi, des nuages bas et une pluie fine rendaient les envolées presque impossibles. Cependant, nos avions ont volé à une petite altitude et ont lancé de nombreuses bombes sur un aérodrome ennemi, dans le voisinage de Courtrai, tout en tirant sur des corps d'infanterie allemande. Dès que le temps s'est légèrement amélioré, notre activité aérienne est devenue grande et le contact a été gardé avec nos troupes qui avançaient, et les aéroplanes et les ballons donnaient des renseignements à l'artillerie. A plusieurs reprises, la position de troupes se préparant à une contre-attaque a été signalée à notre artillerie qui a fait face victorieusement à la situation.

Au cours de l'attaque, nos machines ont tiré plus de 28,000 coups de feu avec leurs mitrailleuses, d'altitudes variant de 100 à 1,000 pieds, sur l'infanterie allemande dans ses tranchées et dans les trous d'obus, sur les renforts qui se dirigeaient vers le champ de bataille, sur des troupes en marche dans les chemins et qui travaillaient derrière les lignes,

et sur des batteries et des convois ennemis. Pendant la journée, nous avons jeté 68 bombes sur la gare de Ledeghen, 96 sur les deux aérodromes, au nord-est de Lille, et 103 sur des cantonnements et des dépôts de munitions, dans la région des opérations. La nuit, en dépit du temps défavorable, des projectiles ont été tirés sur deux villes, sur les gares de Ledeghen, de Roulers et de Menin.

Au milieu du jour, les aviateurs allemands sont devenus très actifs et ont tenté de faire échec à l'artillerie et à nos machines de bombardement. Le soir, quand le temps s'est mis au beau, ils se sont tenus bien à l'est de leurs lignes, et ne se sont pas montrés en grand nombre. Nous avons détruit 10 machines et nous en avons abattu 6 autres, dont les pilotes ont perdu le contrôle. Dix de nos machines sont disparues.

M. WILSON MAINTIEN SON ATTITUDE

Washington, 22. — La réponse faite par l'Allemagne et l'Autriche à la note papale ne contient rien qui puisse changer l'attitude du président Wilson, concernant la réponse qu'il a déjà faite au pape.

A première vue, les deux réponses officielles ne peuvent en aucune manière faire la base d'une discussion sérieuse. Le secrétaire d'Etat Lansing n'a émis aucune opinion sur ce sujet et n'a rien déclaré au nom du gouvernement américain. Les Etats-Unis ne changeront pas leur ligne de conduite et marcheront de l'avant, comme s'il n'y avait jamais eu de réponses austro-allemandes à la note pontificale sur la paix.

ULTIMATUM DE L'ARGENTINE

Buenos-Ayres, 22.--(Dernière heure) Le gouvernement de l'Argentine a envoyé un ultimatum à l'Allemagne au sujet de l'incident Luxburg

LES DESSOUS D'UNE REVOLTE

KORNILOFF ETAIT UN INSTRUMENT AUX MAINS DU GENERAL LOKOMSKY, SON CHEF D'ETAT-MAJOR. — LE CABINET DE COALITION ALLUMA LE FEU AUX POWDRES.

Pétrograd, 22. — Des révélations faites aujourd'hui touchant la révolte de Korniloff éclairent le fait que le général Korniloff agissait comme l'instrument du général Lokomsky, son chef d'état-major, comme elles indiquent avec quel soin extrême la conspiration fut ourdie.

L'organe officiel de l'armée, sur les lignes roumaines, décrit comment les conspirateurs tentèrent de neutraliser l'action des commissaires de l'armée et des officiers, qui affichaient beaucoup de sympathie au gouvernement provisoire. Le général Korniloff convoqua aux quartiers-généraux une réunion de tous les commissaires, tandis que les présidents des comités de l'armée rassemblaient en même temps une séance spéciale les commandants des districts militaires, qui, à cause de leur nomination par le gouvernement provisoire, lui resteraient fidèles.

Le général Korniloff apparaît alors devant les commissaires et leur fit un discours des plus pessimistes, leur décrivant les pénibles conditions de l'armée dans les tranchées comme à l'arrière. Il leur dit que Pskoff serait pris prochainement et que la route de Pétrograd serait alors ouverte. Lorsque les deux congrès furent terminés, les membres retournèrent à leurs positions respectives et la révolte commença.

Un politicien de Pétrograd, mis sous séquestre depuis, M. Dobrinsky, croit que l'origine de la révolte fut la création d'un cabinet de coalition contre la résistance des extrémistes et des pacifistes Bolshéviki.

Vladimir Lvoff, un partisan du projet, d'après M. Dobrinsky, fut envoyé pour négocier auprès du général Korniloff. Ce dernier, nullement surpris de la mission de Lvoff, se déclara en faveur d'une démocratie, en s'écriant: «Les Roumains reviendront au trône seulement en marchant sur mon cadavre.»

Le général dit alors qu'il avait déjà entrepris de pacifier les troubles attendus des Bolshéviki et envoyé des troupes à cet effet à Pétrograd. «Le cabinet, dit ce qu'il proposa par le général Korniloff, dit M. Dobrinsky, semblait même trop favorable à la gauche, de sorte qu'on discutait la formation d'un cabinet avec le général Alexieff, comme chef. En même temps, il fut décidé de convoquer la Douma.»

Cette déclaration, si elle est véritable, confirme l'affirmation de l'ex-ministre Avskentieff, que la révolte fut causée par la mauvaise intention de Lvoff en cette mission.

KORNILOFF REPUDIÉ PAR KALEDINES

Pétrograd, 22. — Le général Kaledines, chef des Cosaques du Don, a repudié, au grand conseil des Cosaques du Don, à Novo Tscherkak, son relation quelconque avec le général Korniloff, qu'il n'a rencontré que trois fois.

Il a demandé l'envoi de divisions de Cosaques dans la vallée du Don, dans le but unique de protéger l'industrie du charbon et de surveiller le fonctionnement des mines. Il n'avait aucune intention, a-t-il déclaré, de séparer le district du Don de la juridiction du gouvernement, et les accusations de rébellion portées contre lui par le gouvernement qu'il s'est brouillé avec, ont été démenties par le conseil des ouvriers et des soldats, à cause de sa fermeté durant les troubles des mineurs.

PREPARATIFS DE CONGRES

Pétrograd, 22. — Le congrès démocratique va se réunir au théâtre Alexandre, sous la présidence du maire socialiste de Pétrograd. Les délégués des provinces seront logés dans un hôtel improvisé dans la Salle des Nobles.

L'extrême-gauche et l'extrême-droite protestent toutes deux contre la composition du congrès. La faction Bolshéviki, dans le comité central du conseil des ouvriers et des soldats a demandé au bureau d'organisation du congrès d'augmenter la représentation des organisations des ouvriers et des soldats. La demande fut rejetée.

GENERAL DEPLACÉ

Pétrograd, 22. — Sur une plainte du conseil des ouvriers et des soldats de Mchileff, contre la garde du général Korniloff, qui loin d'être sévère, n'a point caché ses sympathies envers le général. Le premier ministre, Kerensky, a ordonné au bataillon de Mchileff de remettre les services de la garde au bataillon des Chevaliers de Saint-George.

LE KAMTCHATKA AUX ETATS-UNIS

LA RUSSIE VENDRAIT CETTE IMMENSE PROVINCE POUR REMPLIR SON TRESOR. Pétrograd, 22. — La Russkija Volia reproduit une étrange rumeur à l'effet que le gouvernement russe a l'intention de vendre aux Américains la péninsule de Kamtchatka, située sur la côte nord-est de la Sibirie. La nouvelle dit que les Etats-Unis offrent plusieurs milliards de roubles pour la possession de ce territoire. Le projet semble s'inspirer des difficultés financières du trésor et du désir du gouvernement de ne point augmenter la dette nationale.

UN EMPRUNT MUNICIPAL

POUR FAIRE FACE A UNE ECHEANCE DE \$6,900,000. MONTREAL SE PROPOSE D'OFFRIR DES OBLIGATIONS AUX CONTRIBUABLES QUI VOUDRONT L'AIDER. — DEMARCHES AUPRES DE M. WHITE.

Les commissaires Ainey et Ross et M. Charles Arnoldi sont revenus vendredi soir d'Ottawa, où ils ont eu une longue entrevue avec sir Thomas White, le ministre des Finances, concernant le renouvellement d'un emprunt municipal de \$6,900,000, qui échoit le premier décembre prochain et que la ville est incapable d'honorer.

En avril prochain, la ville aura à faire face à une autre échéance qui se chiffre dans les \$15,000,000. Les commissaires n'ont voulu rien dire de ce qui s'était passé dans la capitale, alléguant pour ce faire que le bureau serait saisi de cette question à sa prochaine séance, lundi avant-midi.

Cet emprunt était pour une période de quarante ans, mais il y a trois ans la ville avait besoin d'argent se fit autoriser à emprunter temporairement à New-York, où le marché monétaire était très avantageux. Depuis cette époque, la guerre s'est déclarée et la ville est incapable de faire honneur à ses obligations. Il lui faut donc s'adresser à Ottawa, au ministre des finances, qui contrôle actuellement les banques du Canada. Essayez aux Etats-Unis serait peine perdue, car le marché n'est pas du tout avantageux. Que fera la ville? C'est là le hic.

Nous croyons savoir que nos administrateurs ont demandé à sir Thomas White la permission de faire acheter ses obligations par les propriétaires de Montréal qui souscriraient aux bons du trésor municipal, c'est-à-dire comme le gouvernement a fait pour l'emprunt de guerre.

Les commissaires, depuis quelque temps, avaient à tout bout de champ des réunions secrètes afin d'aviser au moyen de résoudre ce problème épineux. Ils avaient songé aux projets qui pourraient soustraire un montant qui permettrait à la ville d'acquiescer ses dettes.

Mais rien ne pouvait avoir lieu sans l'assentiment du ministre des Finances, et c'est pourquoi l'on est allé le voir.

5 PAQUEBOTS ET 2 DESTROYERS COULES

TOUTE UNE FLOTTE ANGLAISE EST DETRUITE PAR LES ALLEMANDS, PEU DE TEMPS APRES SON DEPART D'UN PORT D'IRLANDE.

D'un port de l'Atlantique, 22. — La Presse Associée annonce aujourd'hui la nouvelle suivante: Des passagers qui sont arrivés d'Angleterre à bord d'un navire américain rapportent que cinq vaisseaux anglais et deux destroyers qui protégeaient une flottille de six navires marchands et qui avaient quitté Lough Swilly en Irlande au mois de septembre, ont été coulés par des sous-marins allemands, peu de temps après leur départ.

Le récit fait par les survivants sont terribles et démontrent que les navires qui ont été coulés ont été attaqués la nuit et sans qu'aucun avertissement.

UN AUTRE PAQUEBOT COULE

D'un port de l'Atlantique, 22. — Un paquebot anglais «La Negra», qui venait de Buenos-Ayres, en route pour l'Alverne, a été coulé par un sous-marin allemand le 5 septembre courant, à 45 milles au large de Plymouth. Il portait une cargaison considérable de boeufs d'Argentine. Cette nouvelle a été rapportée ici par des rescapés du navire qui ont été ramassés dans ce port par un navire américain.

«La Negra» jaugeait 9,312 tonnes et appartenait à la compagnie de navigation Anglo-Argentine de West Hartlepool. Ce vaisseau a été torpillé deux fois en trois heures et on ne compte que huit survivants sur les 98 hommes qui faisaient partie de l'équipage du navire.

«La Negra» venait justement de quitter le sud pour gagner Plymouth, quand il fut attaqué une première fois. La première torpille frappa le vaisseau à la proue et immédiatement les canons furent pointés sur le sous-marin ennemi. Le capitaine de «La Negra», se voyant dans une situation dangereuse, appela du secours par télégraphie sans fil. Trois heures plus tard, une seconde torpille explosait près des chaudières qui exposant à leur tour forçaient le navire à couler en 20 minutes.

MORT D'UNE URSULINE

Trois-Rivières, 22. — A l'hôpital St-Joseph est décédée à l'âge de 33 ans, après une longue maladie, mère Marie des Séraphins, Ursuline, née Marie-Louise Corinne Beauchemin, fille de Madame Vve J.-B. Beaulieu, et de Monsieur J.-B. Beaulieu. Les funérailles ont eu lieu vendredi matin en la chapelle du Monastère.

ASSEMBLEE

Le club des Ouvriers Fédérés de Saint-Jean-Baptiste tiendra une assemblée régulière, dimanche, à deux heures 30, à la salle Lebeau, No 777, rue Henri-Julien.

VIFS COMBATS EN BELGIQUE

LA BATAILLE SE POURSUIT AVEC VIGUEUR, A L'EST D'YPRES. — L'AILE GAUCHE ANGLAISE EST INTACTE, MAIS ON N'A PAS DE NOUVELLES DE L'AILE DROITE.

Quartiers généraux anglais en France, 22. — La bataille se poursuit avec vigueur aux environs de la Tour de Hamlet, qui a été la scène de combats continués depuis le commencement de l'offensive anglaise à l'est d'Ypres, en Belgique. La lutte semble se concentrer sur un étroit territoire pour la possession d'une légère élévation à l'ouest de Ghelvelt.

Sur la gauche, les lignes anglaises sont intactes; mais les autorités n'ont encore reçu aucune nouvelle de la situation sur l'aile droite.

BULLETIN DE PARIS

Paris, 22. — La nuit dernière, l'artillerie s'est montrée active sur les lignes de l'Aisne et les deux rives de la Meuse, de la région de Verdun, publie le ministère de la guerre. Les attaques de surprise dirigées par l'ennemi, contre de petits postes, près de La Roërye, au sud de Miette, et dans la région nord-ouest de Reims, furent repoussées par un feu de barrage.

On signale quelques actions d'artillerie assez violentes en Champagne. Ailleurs, le calme prévaut.

RAID SUR OSTENDE

Londres, 22. — Des navires de guerre anglais ont bombardé ce matin les chantiers maritimes allemands à Ostende, avec succès, rapporte un communiqué de l'Amirauté. Trois hydroplanes allemands furent abattus par des aviateurs anglais.

Durant la nuit du jeudi jusqu'au matin du vendredi, une flottille d'aéroplanes anglais a bombardé les centres militaires suivants sur la côte de Belgique: Aertoyk, Spaarappelhoek, les aérodromes et la gare de Thourout. Des bombes tombèrent près de l'atelier de la marine, à Ostende.

Des aviateurs ennemis se lancèrent à la poursuite des assaillants mais ils furent bien reçus par une patrouille du Royal Flying Corps. Toutes les machines anglaises revinrent en sûreté.

LES LIGNES RUSSSES PERCEES

Pétrograd, 22. — Les troupes russes se sont retirées des lignes de Riga vers la rive droite du fleuve Dvina, dans la région de Jacobstadt, dit le communiqué officiel russe. Après une attaque assez vive, les Allemands ont percé les lignes russes au sud-ouest d'Adsin; ils se sont répandus au-delà du fleuve sur une distance de deux milles, s'emparant de toutes les positions.

En outre, les Allemands se lancèrent à l'attaque dans la région de Sisseral, après d'intenses préparatifs d'artillerie; mais ils ont dû se replier devant l'ardeur du feu de barrage des fantassins russes.

JACOBSTADT EST PRIS PAR LES BOCHES

Berlin, par voie de Londres, 22. — La ville de Jacobstadt, sur la Dvina, vient de tomber au pouvoir des troupes allemandes, qui se sont également emparées de positions importantes sur une étendue de 25 milles et une profondeur de six milles à l'ouest du fleuve, annonçant l'état-major allemand.

Les troupes russes, après avoir cédé du terrain près du pont de la Dvina, ont fui au-delà du fleuve, abandonnant toutes leurs positions.

RANDONNEE AERIENNE AVEC 9 PASSAGERS

Newport News, Virginie, 22. — Le gigantesque triplan Caproni, portant neuf passagers et conduit par Silvio Bennett, a quitté le camp d'aviation de Langley à neuf heures et quinze minutes, ce matin, pour Washington, et on s'attend à ce qu'il arrive en cette dernière ville vers les onze heures de l'avant-midi. Le secrétaire Lane, du département de l'intérieur, qui devait faire le voyage, n'était pas à bord.

A QUEL PARTI IRA LE VOTE DES SOLDATS ?

Ministériels et oppositionnistes comptent l'obtenir, les premiers croyant recevoir la récompense de leur prétendue générosité et les seconds comptant sur le mécontentement--

Nouvelles de la capitale

Ottawa, 22. — La Capitale commence à reprendre ses airs de vacances politiques, et l'on ne rencontre plus que de rares députés dans ses rues principales. Presque seul représentant du contingent québécois, M. Ethier, des Deux-Montagnes, promenant hier soir, rue Rideau, sa longue redingote crasse qui ne rappelle que de très loin celle du petit caporal, et nous avons vu dans la soirée M. Pugsley quitter mélancoliquement le musée Victoria dont les murs ont entendu si souvent cette année les échos de sa voix douce et de son intraitable clouquance.

On fond d'un couloir, M. Frank Oliver passait comme une ombre, fuyant de mélancolie pour un député comme de prendre congé de ses habitudes parlementaires sans trop savoir si ses électeurs l'y reverront. M. Oliver a exprimé la crainte de n'être pas réélu il y a peu de jours, faisant allusion aux surprises que peut amener le vote des soldats jouissant du privilège d'indiquer au hasard dans quelle circonscription ils désirent faire compter leur vote.

Or, le comté d'Edmonton est particulièrement exposé à ce point de vue, car des milliers de soldats venant d'ailleurs s'y sont enrôlés depuis trois ans, dont beaucoup ne connaissent même pas le nom du député fédéral. Il suffirait maintenant que ceux-ci fissent leur croquis-avis la phrase «Je vote pour le candidat du gouvernement» pour que l'ancien ministre ne fût pas réélu. Par contre s'il peut faire savoir à un nombre assez grand de ces soldats qu'il a fourni deux fils dont l'un repose en terre française, il s'a lieu d'espérer que le vieux lutteur libéral trouvera des consolations dans les boîtes de scrutin.

Le vote militaire constitue le grand point d'interrogation au moment et il est curieux de remarquer que les deux partis semblent confiants de se l'assurer, les ministériels parce qu'ils croient avoir été généreux envers les soldats, et les libéraux parce qu'ils croient que ceux-ci sont mécontents de la façon dont ils ont été traités. Là-bas en diverses circonstances et sous divers rapports.

LA TOURNEE DE SIR WILFRID. Le «Devoir» a été le premier à annoncer que sir Wilfrid Laurier ferait une tournée dans diverses villes canadiennes au cours du mois d'octobre, et certains organes libéraux ont confirmé cette nouvelle le lendemain. Il ne semble pas, cependant, que les détails de ce voyage aient été publiés encore, et l'on en saura probablement plus long que dans quelques jours.

LADY LAURIER ECRIT EN FRANÇAIS. Les journaux de la capitale publient aujourd'hui une colonne relative aux cartes que le contrôleur des vivres, M. Hanna, fait signer aux ménagères canadiennes. A titre d'exemple, les femmes des principaux hommes politiques ont signé leur carte d'engagement d'économie et l'on remarque avec plaisir à côté de toutes ces cartes en français, celle de lady Laurier, imprimée en français et remplie de mots jusqu'au dernier détail dans la langue de La Fontaine.

LE REMANIEMENT. Sir Robert Borden est allé à la pêche avec le président Rhodes, le long de la rivière Gateau. Ce ne sera pas avant son retour, dans une dizaine de jours, que l'on apprendra des détails au sujet des remaniements du ministère. La seule probabilité, c'est que M. Burrell, ministre de l'Agriculture, sera tout simplement greffier de la Chambre, et M. Pearson est très enthousiaste de «son» ouvrage.

MORT D'UN AVOCAT DE RIMOUSKI. Rimouski, 22. — Ce matin ont eu lieu les funérailles de M. Norbert Pouliot, avocat, décédé mercredi. M. Pouliot, avocat et journaliste de Montréal, ainsi que plusieurs parents et amis, conduisaient le deuil. De nombreux membres du clergé du diocèse de Rimouski assistaient aux funérailles.

M. Pouliot était né à Rimouski le 5 août 1842. Il avait 75 ans. Fils de Joseph Pouliot, pilote, et d'Euthasie Rebel, il fit ses études classiques au séminaire de Québec, son droit à l'école de droit de Montréal, sa cléricature dans le bureau de l'abbé Loranger, et pratiqua le droit à Rimouski pendant près de cinquante ans. Il était doyen des avocats du barreau de Rimouski, conseil du roi, fut président du barreau du district et major au 89e bataillon de milice canadienne. Il avait épousé en premières noces mademoiselle Kate Gouge, dont il eut trois filles; deux lui survivent, mademoiselle Stella Pouliot, de Montréal, et May, femme du capitaine Ed. Fiset, de Québec. D'un deuxième mariage avec mademoiselle Elmira Mathieu, fille du juge Mathieu, de Montréal, il eut trois fils, Mathieu, avocat au barreau de Montréal, Henri, sergent au 258e bataillon, et Eugène, mort le 19 décembre 1916. Deux sœurs lui survivent, madame David Demours, des Trois-Pistoles, et la vénérable mère Saint-Norbert, supérieure du couvent de Jésus-Marie, à Manchester, N.H.

ARRRESTATION A COUP DE REVOLVER. Un nommé A. E. Grégoire, percepteur de la Fry's Company, Limited, a été arrêté hier midi, par le détective Charbonneau. Le prévenu est accusé d'avoir perçu \$250.00 et de ne l'avoir pas rendu compte à ses patrons. L'arrestation de Grégoire a été qualifiée peu mouvementée, le détective Charbonneau étant obligé de tirer un coup de feu en l'air. Quand l'agent se présenta chez Grégoire, celui-ci tenta de fuir, mais Charbonneau, qui en a vu bien d'autres, ne se laissa pas émoouvoir, tirant un coup de feu, il n'eut aucune peine à capturer son homme, qui est âgé de 25 ans, et qui a été logé au poste.

DECES. NADON, France, décédé le 22 septembre 1917, à l'âge de 73 ans et 5 mois, au No 710 rue Lafontaine. Funérailles mardi, le 25 courant, à 7 heures 45.